



LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,
JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,
New-York.

VOL. III

SAMEDI, 20 MARS 1830.

NO. 7

AMÉRIQUE DU SUD.

MEXICO.

Exposé du général GUERRERO aux Chambres de l'Union.

MONSIEUR,

Retiré au milieu des populations du sud, j'ai l'honneur d'adresser ma lettre à ces chambres respectables, pour leur rendre compte de ma conduite pendant les derniers événements publics.

Lorsque je fus élevé au poste de premier magistrat de la république mexicaine, je ne me déterminai à l'accepter que dans l'idée d'obéir à la volonté nationale exprimée par les États à l'aide des dignes représentants réunis dans un même sanctuaire. Les circonstances de cette époque m'obligèrent à saisir le bâton du commandement d'autant que si je ne me fusse soumis à ce sacrifice, nous étions exposés à voir continuer l'anarchie qui désolait le pays depuis un an. Je me chargeai du pouvoir exécutif au milieu du désordre des finances, lorsque les lois étaient sans vigueur et que les citoyens qui leur devaient obéissance étaient divisés en plusieurs parties : à cette époque eut lieu l'invasion de Tampico de Tamaulipas, et je fus revêtu de pouvoirs extraordinaires pour conserver l'indépendance du Mexique et la forme du gouvernement : je fis usage de ce pouvoir avec une modération qui est généralement reconnue, et les ennemis furent repoussés. Je conservai à mon grand regret les pouvoirs dont le congrès général m'avait investis afin de maîtriser des vives de révolutions diverses dont le gouvernement général avait connaissance, et qui, quoique conduites clandestinement, se laissaient apercevoir de tems à autre. Enfin des conciliabules de leurs partisans, sortit la déclaration de Campeche, et postérieurement celle faite dans un autre sens à Jalapa. Je vis donc ma patrie menacée d'une guerre horrible et interminable, et je cherchai à en détruire les prétextes : je réunis en conséquence le congrès général, je lui remis mes pouvoirs, ils me furent conférés de nouveau et je voulus y renoncer encore. Mais les déclarations étant renouvelées avec plus de force, je me mis à la tête d'une forte division : après mon départ de Mexico, je fus accueilli par le peuple sur mon passage et il se joignit à moi pour m'aider de toutes ses forces. Il ne m'eut pas été difficile de m'approcher de Puebla avec 6 à 7000 hommes, mais dans la capitale on attaquait le gouvernement qui était sans défense, et les passions étant exaltées de plus en plus, il eut été nécessaire que je me fisse jour l'épée à la main et que je rompisse les digues qui s'opposaient à mon passage par un grand sacrifice de sang mexicain. Dans ces circonstances, Monsieur, il y aurait eu de la cruauté à se présenter sur un champ de bataille avec une armée qui aurait pu se dire que je la compromettais en la conduisant au combat pour défendre ma propre cause. Loin de moi une semblable idée ; je devais par conséquent me retirer, et je l'ai fait, attendant que les augustes chambres se réunissent pour décider par des raisons et par des lois ce qui ne doit pas être laissé au pouvoir des bayonnettes. M'étant donc séparé de l'armée qui me fut confiée, et laissant à sa tête le général Ignacio Mora, je me suis fait accompagner jusqu'au lieu de ma retraite par une petite escorte et j'y resterai jusqu'à ce que la volonté nationale m'en rappelle. Je ne connais d'autre cause à défendre que la liberté de ma patrie, que la souveraineté des États, que le respect dû à des institutions solennellement consacrées : pour soutenir ces principes, je tirerai de nouveau mon épée, je renoncerai à ce que j'ai de plus cher et je ferai avec plaisir le sacrifice de ma vie.

Je suis le sujet du congrès général et des États particuliers : ce sont eux que j'invoque, d'eux seuls j'attends des préceptes quels qu'ils soient.

Je dépose le bâton de Président de la République dans les mains des représentants de la nation, ils en feront l'usage qu'ils jugeront convenable et dans mon extrême confiance dans la justice des résolutions souveraines des augustes chambres, je jure de les soutenir comme la volonté réelle de la nation, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, attendu que je ne suis autre chose qu'un soldat de la patrie.

Monsieur, le plus humble sujet de la nation.
VINCENT GUERRERO.

Extrait d'une lettre de Mexico en date du 30 janvier, reçue dans cette ville par les éditeurs du *Mercantile Advertiser*, (N. O.)
Après des détails sur les derniers événements et sur les travaux actuels du congrès, l'auteur s'exprime ainsi :

« M. Molino del Campo avait été nommé gouverneur du district fédéral, mais comme il se trouve malade, c'est M. Augustin Peres Labrija qui est chargé provisoirement de cette place.

« Le gén. Santa-Anna est toujours retiré à son habitation de Manga de Clave, d'où il a adressé diverses fois au gouvernement l'assurance qu'il ne se mêlerait point des affaires politiques et qu'il était très satisfait du gouvernement actuel.

« Presque tous les commandans généraux des états ont été changés. Le général Quintanar est nommé commandant-général de cet état, et par suite les trois assesseurs de la commandance, qui intervinrent dans l'affaire du général Arana, sont renvoyés.

« Le général Téran va au Texas, par suite des rapports continuels qui arrivent au gouvernement sur les prétentions et les projets des Anglo-Américains. C'est la raison pour laquelle il n'est pas venu prendre le portefeuille de la guerre.

« Basadre, envoyé secret chargé par Guerrero d'une mission immorale à St.-Domingue, a reçu l'ordre de revenir, ainsi que Tornel, envoyé comme chargé d'affaires près des États-Unis.»

AMÉRIQUE CENTRALE.

Voici ce que le même écrivain dit de la république de Centre-Amérique.

« Les lettres de ce pays vont jusqu'au 3 du courant. Les persécutions contre les personnes avaient quelque peu diminué, mais elles continuaient contre les fortunes, déjà épuisées. La guerre existait toujours dans l'Honduras et s'y faisait avec cruauté. Cependant, les forces du gouvernement, sous les ordres de Morazan et d'un nommé Marques, s'étaient quelque peu augmentées et se trouvaient très près des Otanchanos, que l'on supposait devoir être bientôt forcés de capituler.

« La législature fédérale, convoquée pour le 15 de décembre, n'avait pu se réunir et l'on travaillait à tâcher de la réunir pour le 15 du présent mois. L'épuisement du trésor et la rivalité des états faisaient goûter chaque jour davantage le projet d'une confédération dans laquelle tous les états seraient totalement indépendans, et sans autre gouvernement général qu'une junte (*Dicta*) chargée de diriger les affaires extérieures. On dit que ce moyen prévaudra à la fin, malgré qu'il soit question de nommer le président, qui sera Valle, parce que Morazan a perdu beaucoup dans l'opinion, même parmi les plus méchans, car il tyrannisait tout le monde.

« San Salvador, qui depuis la révolution et même auparavant, était le foyer de l'anarchie, présente aujourd'hui le phénomène de la régularité dans toutes les branches de son administration ; des lettres de cet état font connaître les scandales déprédations dont Guatemala est le théâtre. C'est le seul état qui offre quelque sécurité, et dont le commerce par ses ports du sud prospère visiblement, malgré que la guerre ait presque constamment pesé sur lui.

« La république du Chili a ordonné le rappel de ses consuls de Centre-Amérique et refuse de reconnaître le gouvernement actuel, à cause de son immoralité : c'est ainsi qu'elle s'exprime.

« L'état de Nicaragua est dans la plus affreuse anarchie, et complètement ruiné par suite des désordres qui y régnent. Cet état est gouverné par un jeune guatemalalais nommé Goyena, de mœurs corrompues, et qui s'amuse à faire mettre des fers aux hommes et à les faire jeter dans le lac. Tout ce qu'on écrit de ce barbare est inouï.

« Costa Rica est le seul état de la mer pacifique, qui, par son éloignement et les mœurs de ses habitans, se soit préservé de l'incendie général de cette triste république. Le général Lamar, exilé du Pérou, et qui a cherché un asyle à Costa-Rica, fait les plus grands éloges de cet état et des hommes qui l'administrent.»
(*l'Abeille.*)

COLOMBIE.

[Extrait d'une lettre datée, CARACAS 6 janvier.]

« Je vous ai fait connaître précédemment la manière dont Caraccas et d'autres villes composant autrefois la vieille Venezuela, se sont révoltées le 25 novembre dernier, se déclarant libres, indépendantes du reste de la République et affranchies de l'autorité du général Bolivar. J'ai à vous annoncer maintenant ce que j'apprends de A. & B. qui sont dernièrement arrivés ici, que la révolution s'est répandue avec le plus grand enthousiasme ; et ils m'assurent qu'à l'exception de quelques parens amis de Bolivar, tous les habitans, du plus jeune au plus âgé, ne parlent que de la séparation de la Nouvelle-Grenade, et

de rejeter l'autorité de Bolivar : que le plus grand nombre ou plutôt la masse du peuple en général demande qu'il soit poursuivi et puni comme traître à son pays. On m'assure qu'il n'y a point de force humaine qui put détourner cette révolution ; et que le général Paez, qui a été temporairement choisi pour chef, quoiqu'il désirât faire le bien du pays, a été hors d'état de le satisfaire, attendu qu'il n'existe pas une ville quelque petite qu'elle soit, qui ne se prononce et ne travaille dans le même but.»

Le retour du gouvernement colombien à des principes plus équitables concernant la liberté civile, ainsi qu'on le voit dans la circulaire qui suit est dans notre opinion une critique des plus sévères, de la conduite dictatoriale de Bolivar.

« Pedro Alcantara Herran, général de Brigade des armées de la république, ministre-secrétaire-d'état du département de la guerre, etc., etc.

« Son Excellence le Libérateur-Président ayant donné des ordres pour le retour dans leurs familles, de toutes les personnes qui ont été condamnées par des mesures du gouvernement à l'exil des lieux de leurs résidences ou à l'expulsion du territoire de la république : et Monsieur — étant du nombre de ces derniers, et attendu qu'aucune imputation formelle n'a été faite contre eux j'ai expédié le présent saufconduit, afin qu'il puisse retourner dans ses foyers sans aucun empêchement.

(signé) PEDRO A. HERRAN.

Bogota, 28 janvier 1830.

INSURRECTION DANS L'ILE DE CUBE.

Une conspiration tendant à renverser le gouvernement espagnol et à déclarer l'île indépendante, vient d'être découverte. 27 arrestations ont eu lieu, et près d'une centaine de citoyens sont soupçonnés d'en faire partie.

La proclamation suivante du général Vivez nous est parvenue.

HABITANS DE L'ILE DE CUBE!

Le tableau flatteur que présente cette île fortunée, résultat de votre loyauté et de vos bons sentimens, ne peut qu'irriter les révolutionnaires du continent voisin qui voient avec aigreur et jalouie notre prospérité et nos richesses, tandis qu'ils sont abattus par la misère et l'anarchie, conséquences inévitables de leur rébellion. Cet heureux pays, le séjour de la paix, de l'abondance et de la loyauté, présente à l'univers un contraste frappant : il jouit sous le gouvernement modéré de son roi de tous les bienfaits qui dérivent de la sécurité des propriétés, des progrès non interrompus des arts, de l'éducation et de la science, lorsque les révolutions, les factions, la discorde et l'anarchie, ont établi leur empire dans les provinces rebelles et qu'elles ont eu pour compagnes naturelles, l'immoralité, la licence, et la misère attachée à cet état de désordre. Les mécontents n'ont épargné aucun effort pour troubler votre repos et il ne leur a pas été difficile d'attirer dans leur parti, plusieurs habitans de cette île. Quelques uns d'entre eux ingrats pour l'hospitalité qu'ils ont reçue, d'autres manquant de circonspection, ont été égarés par des théories fallacieuses, incapables de comprendre les argumens irrésistibles basés sur la simple comparaison de l'état de la propriété et de la civilisation dans la toujours fidèle île de Cube, et l'état déplorable du continent depuis le moment de sa séparation du gouvernement paternel de S. M. — Insensés ! tous les hommes d'un jugement sain dans cette île, sont fidèles au roi notre maître, par affection, par gratitude et par la conviction que dans la loyauté et dans l'union à la mère patrie, ils trouveront la seule garantie qui puisse assurer leur bien être ; que le jour où ils briseraient ces liens sacrés serait le dernier de leur bonheur et même de leur existence.

La ridicule conspiration est découverte, elle ne pouvait être désastreuse que pour les mécontents qui l'avaient projetée. Ceux qui seront convaincus de ce crime, seront punis avec toute la rigueur des lois, attendu que la vengeance publique et notre propre sûreté le requièrent. Citoyens de l'île de Cube, ayez une entière confiance dans votre premier magistrat, qui, avec l'aide de ses collègues, a fait et fera son devoir pour vous maintenir dans la jouissance de vos avantages actuels, obéissant aux ordres répétés du roi notre seigneur, avantages tellement chers à son cœur que jamais il n'éprouve de plaisir que lorsqu'il peut croire que vous êtes heureux et contents.

(signé) FRANCISCO DIONISIO VIVEZ.

Havana, 28 février 1830.

Les papiers de la Nouvelle-Orléans reçus avant-hier, nous portent de nouvelles informations sur la capitale du Mexique. Trois propositions avaient été faites le 3 février à la chambre des représentants du Congrès National. Dans la première, il est déclaré que Pedraza n'a aucun droit à la présidence; dans la seconde, que l'élection de Guerrero est nulle; et dans la troisième, que Bustamente a été légitimement élu vice-président; en conséquence, dans le cas où ces propositions seraient adoptées, Bustamente serait confirmé dans l'exercice de la magistrature suprême.

Des lettres de la Vera Cruz jusqu'au 18 février, annoncent que Pedro Echeverria a été élu gouverneur de cet état, et le colonel Iberri député gouverneur. La perte du navire français *Inez*, de Bordeaux, est confirmée. On sauvera une partie de son chargement, mais dans un état d'avarie.

CHILI.

Le *Journal of Commerce* fournit des renseignements satisfaisants sur l'origine des troubles dans ce pays, que nous leur donnons place dans notre feuille.

Les maux qui affligent le Chili paraissent dater d'une époque reculée et avoir pris leur origine dans les partis qui depuis cinq ans ont gouverné la république. Il faut se rappeler que lorsqu'en 1826, le général Frère fut élu président de la république, et le général F. A. Pinto, vice-président, celui-ci fut chargé peu de temps après de l'administration en chef à la suite de la résignation du président et se maintint à la tête du gouvernement jusqu'au 16 juillet 1829, époque à laquelle l'état de sa santé le força à se démettre. Conformément aux lois de la république, et avec l'approbation du vice-président, la puissance exécutive fut dévolue à Francisco Ramon de Vicuna, président du comité exécutif. Une nouvelle élection eut lieu entre le mois d'août et le mois d'octobre; et le général Pinto fut élu président, et Vicuna vice-président. Le général Pinto se démit encore de la présidence en faveur de Vicuna. Ceci offensa un certain parti dans la république qui après avoir déclaré l'élection nulle, eut recours aux armes. L'insurrection a pris un caractère alarmant et du sang a été répandu. Vicuna était encore à la tête des affaires aux dernières dates.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

La lettre de notre *Correspondant Parisien* nous dispense de nouvelles remarques sur la position des partis en France. Nous nous contenterons aujourd'hui de les porter sur les événements majeurs qui viennent d'éclorre en Angleterre.

Nous avons inséré dans le dernier numéro de ce *Journal*, comme notre opinion, que des *Tories*, des *Wigs*, et les *Radicaux* se trouvaient parmi les opposans au duc de Wellington. Nous ajoutons maintenant, qu'il existe des symptômes prononcés d'une opposition encore plus puissante, contre laquelle ce noble personnage aura à lutter, et nous fondons cette assertion sur un article du *London Quarterly Review*, dont nous avons déjà donné un court extrait, et dont nous avons fait depuis un examen encore plus attentif. Dans cet article sont énumérées les diverses causes de la détresse actuelle de l'Angleterre, et entr'autres spécifiques, on y suggère la nécessité de la réforme parlementaire. La *Revue*, en parlant de la position actuelle de la chambre des communes, et du respect que la nation a pour elle, dit :

« Lorsqu'une assemblée publique commence à dégénérer, elle affecte de se prononcer contre tous moyens de rigueur ou d'une austérité imprudente, quand le but peut également être atteint par les ressources mesurées du langage et des résolutions. Le peuple remarque le changement, et après un certain laps de temps, un découragement évident succède aux espérances qu'il a fondées sur l'effet de ses délibérations. Alors l'assemblée devient si négligente et tellement inattentive, qu'elle souffre que les affaires passent devant elle comme chose de droit, et cette manière de procéder est traitée à son tour par le public avec indifférence et quelquefois avec dédain. Dans la dernière période de sa décadence, elle sert de spectacle seulement (*pageant*) et elle est méprisée comme n'étant plus propre qu'à enregistrer les décrets du pouvoir exécutif, n'ayant pas assez de vertu pour les modifier, ni pour leur résister. »

La *Revue* démontre ensuite les conséquences probables que doit produire une semblable dégénération.

« Si parmi nous se trouvaient maintenant quelques-uns (faisant allusion à un passage de Salluste cité par l'écrivain de l'article,) de ces anciens Romains, la versatilité de la chambre des communes serait moins fréquente et moins remarquable que nous ne le trouvons quelquefois. Il arrive trop souvent que les mesures d'intérêt public sont liées de manière ou d'autre à l'intérêt de quelques spéculations particulières. C'est parce que leurs représentans s'abandonnent à un esprit rampant et égoïste que, dans beaucoup d'occasions, ils ont fatigué les sujets des États libres qui enfin se sont réfugiés dans la monarchie absolue, comme étant plus énergique et plus vertueuse. » Voici ce que dit à cet égard Montesquieu, en parlant de l'Angleterre :

« Comme toutes les choses ont une fin, l'état dont nous parlons perdra sa liberté, et périra. Rome, Lacédémone, Carthage ont bien péri. Il périra lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutive. »

« Telles sont les paroles remarquables de cette prédiction

qui tient presque de l'oracle. L'homme qui les a prononcées, malgré son maniérisme, a plus travaillé, a fait plus de sacrifices, pour rechercher des indications et en tirer de justes conséquences, qu'aucun autre homme de son siècle et de son rang; et une déclaration si claire et si précise, mérite bien d'être sérieusement considérée. Nous espérons avoir beaucoup de temps pour y réfléchir, et des occasions de raisonner sur ce point; mais quelques votes récemment donnés ont eu une trop grande tendance à frapper notre esprit de l'accomplissement possible de cette prédiction. Il est affligeant de voir combien peu de confiance est accordée à nos hommes publics, si ce n'est au duc de Wellington. Tous les yeux sont tournés maintenant vers lui, comme s'il était pour ainsi dire le seul arbitre des destinées de toutes les classes et de tous les intérêts dans ce pays. »

La *Revue* suggère ensuite la nécessité de réformer le Parlement et propose deux alternatives, ou, à proprement dire, une seule, c'est d'augmenter la franchise élective et par ce remède d'arrêter les excès de la populace qui n'aurait plus aucune part aux élections, et de retrancher les dépenses immenses auxquelles elles donnaient lieu.

Cet article est respectueux, mais décidément hostile envers le duc de Wellington. Le *Courier*, qui est l'organe du duc, le signale comme injuste, méchant et séditionnaire. Nous croyons que sa Grâce a quelque raison d'en éprouver du malaise. Il n'est pas moins remarquable que l'auteur déclare expressément n'avoir point changé de parti : « Nous méprisons, dit-il, et détestons les détails d'une guerre de partisans, mais nous sommes aujourd'hui ce que nous avons toujours été, consciencieusement et décidément attachés à ce qu'on appelle les *tories*, qu'on devrait nommer avec plus de justice, le parti conservateur : ce parti, nous le croyons, est le plus nombreux, et se compose des hommes les plus riches, les plus intelligents, et de la portion respectable de la population du pays; sans l'appui desquels aucune administration qu'on pourra former n'aura ni stabilité, ni caractère effectif. »

Nous croyons à cette assertion de l'écrivain de la *Revue*; mais il n'est pas moins vrai que le parti lui-même, dont cet écrivain est l'organe, a changé sa politique, et de fauteur du système corrompu, est devenu réformateur. L'écrivain le confesse, et nous en avons une nouvelle preuve, dans le fait que les ultras de ce parti embrassent journellement l'intérêt de l'agriculture et des manufactures dans le but d'accélérer le succès de l'objet qu'ils ont en vue : la réforme parlementaire. Mais quand les *tories* mettent la main à l'œuvre, et offrent de faire cause commune avec la masse de la nation, ils nous fournissent la preuve d'une puissante intelligence, du jugement sain et patriotique qui dirige ce parti. Nous nous réjouissons d'une expression de sentimens si digne des tems présents, quels que puissent d'ailleurs en être les motifs.

D'après l'immense influence de la couronne, avec ses bourgs corrompus (*rotten boroughs*), un ministre n'a plus qu'à s'assurer des membres élus par les comtés, qui sont les moins capables dans la Chambre des Communes, et dont l'imbécillité facilite les moyens d'en faire des instrumens dans les mains d'un premier ministre quelconque. Sir Francis Burdett dans le même discours dont nous avons donné un extrait, dit en parlant de la chambre des communes : « qu'il était certain que la chambre basse du Parlement ne pouvait plus s'appeler les communes (*commons*) de l'Angleterre, mais une assemblée de représentans de pairs contre l'esprit et le génie de la constitution. (Applaudissemens.) Il demande si, voyant de tous côtés la corruption, il n'est pas tems de proposer une réforme? c'est un fait qui est hors de toute question : chacun le sait, la chambre ne l'ignore pas; tout le monde en est instruit; *Id scitis, et quod vos scitis, omnes sciunt.* (Ecoutez.) Il est trop évident aux yeux de tous les hommes qui portent leur attention sur ce sujet que l'état de la représentation est la racine de tous les maux dont le pays souffre maintenant et a été affligé depuis des années, et que, jusqu'à ce qu'on y ait remédié, il n'y aura pas de soulagement durable aux souffrances nationales. Cette représentation, telle qu'elle est aujourd'hui, donne au ministre quel qu'il soit, la faculté de commander à la majorité n'importe quelle mesure, sans égard à son mérite ou à sa tendance. »

Et en effet, un premier ministre qui a l'appui de son roi, et l'habileté de gouverner les membres des comtés, peut rire de tous les plans de l'opposition et la défier, en s'emparant des mesures de l'opposition même qu'il est certain de diriger ensuite à son gré. Canning en a donné la preuve par le *test bill*, et il a conservé sa place. Wellington a suivi la même marche et a fait passer l'émancipation des catholiques. Il est positif que jusqu'ici les opposans au noble duc n'ont point concerté un plan définitif. Ce plan n'est pas encore mûri — l'un des antagonistes du premier, (le marquis Blandford, dont nous avons fait connaître la motion dans notre dernier numéro), s'est évidemment avancé un peu trop vite, mais la cause acquiert des forces, et le parti des *tories* en étant l'appui principal, il y a toute raison de croire que de grands résultats seront obtenus. Que le premier ministre, qui par cette réforme deviendrait dépendant, et serait forcé de se soumettre à la saine intelligence du parti de la nation, ne s'avoue point de tels procédés; qu'il fasse même toute sorte d'efforts pour déjouer ce projet; et que, s'il ne peut y parvenir, il ne désespère point

encore, cela est également certain. Avec une tête froide, Wellington ne se soucie, ni des *whigs* ni des *tories*, ni de qui que ce soit, excepté de sa précieuse personne, et il est probable que s'il ne peut faire autrement, il se chargera de cette affaire comme il s'est chargé de la question relative aux catholiques, et fera de la réforme parlementaire une mesure de cabinet, dont il prescrira les conditions.

C'est dans le but de faire connaître le principe d'une grande révolution politique que nous nous sommes étendus peut-être trop longuement sur ce sujet : qu'une réforme parlementaire plus analogue à l'esprit du tems devienne le résultat final de ce mouvement, nous en sommes persuadés. Quant à la manière dont elles sera obtenue, c'est au tems à la développer. Toutefois l'époque ne saurait en être éloignée au-delà de trois ans. Quand ce grand objet sera accompli, on pourra justement l'appeler la régénération de la Grande-Bretagne; une seconde révolution, qui produira le plus puissant effet sur la France et sur le monde en général. Lorsque les ministres anglais, se trouvant sous la dépendance de la nation, n'auront plus ni intérêt ni pouvoir de soutenir les intérêts d'une famille, la liberté constitutionnelle des Français sera établie sur des bases solides et durables.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les avis et les documens officiels de toutes les parties de l'Amérique du Sud, dans l'existence desquels ils peuvent placer une entière confiance. Il est évident, d'après ces informations, que les nouvelles républiques sont encore dans une grande agitation. Elles nous offrent le spectacle d'une mer agitée par le choc des vagues après la tempête. La guerre contre l'Espagne est depuis long-tems terminée, mais les maux qu'elle a infligés ne sont pas encore effacés; des révolutions ont succédé aux révolutions, mais elles perdent graduellement leur caractère sanguinaire et paraissent plutôt être un combat de principes entre ceux qui doivent gouverner que pour l'usurpation du pouvoir. Ce sera seulement par degrés, et à mesure que l'éducation morale et politique pourra être disséminée dans ces régions, que ces républiques seront fermement établies. Les éléments de la révolution ne sont pas encore suffisamment appréciés. — Une foule de soldats et d'aventuriers habitués au sang et aux actes de violence s'oppose aussi, ou plutôt vient maîtriser la multitude ignorante et passive, et qu'il faut considérer encore comme dans son enfance politique; conséquences naturelles de siècles de despotisme et de la jalousie qui les a fait isoler ces peuples du reste du monde. Tel est, plus ou moins le caractère des républiques de l'Amérique du Sud. Nous allons en faire l'examen séparément.

Le congrès du Mexique, sous la date du 10 janvier, a rendu un décret d'après lequel une enquête a été ordonnée sur la révolte des troupes qui a amené la déposition du président Guerrero. L'*Echo de Yucatan* (journal mexicain), dont nous avons quelques extraits, en cherchant à exténuer ce délit, nous découvre en même tems la cause immédiate de la révolution mexicaine, ou plutôt du renversement de Guerrero. Elle a été produite par le mécontentement des troupes de l'armée de réserve, résultant de leur état de détresse, et ce mécontentement a trouvé un fort appui dans la prédilection des habitans de la province de Yucatan pour un gouvernement central. Il est à propos de remarquer que le vice-président Bustamente, quoiqu'on ne puisse justifier sa conduite sous le point de vue constitutionnel, a cependant agi subséquemment d'une manière qui, si elle est sincère, doit lui mériter la reconnaissance de tous les véritables Mexicains. En laissant au congrès à décider sur les droits de Guerrero et sur les siens, aussitôt après la chute du premier, et en essayant de donner à toutes ses démarches un caractère défensif des droits constitutionnels de son pays, il montre pour cette même constitution un respect dont nous ne l'aurions pas cru susceptible. Il n'est pas certain que ce témoignage de respect soit sincère, mais ne fût-il qu'une démonstration, il fait preuve (dans un pays si récemment dégagé de l'anarchie et du despotisme) de la force du républicanisme; ou plutôt, de la nécessité pour des hommes comme Bustamente, de donner à leurs démarches et à leurs actions une couleur républicaine. La constitution du Mexique, malgré la crainte où l'on était que Bustamente ne voulut en faire un gouvernement central, continue à conserver la forme fédérale. Yucatan, seul, est en faveur du centralisme, et désire une séparation.

Le sort de l'administration actuelle, et même l'unité de la république mexicaine, dépendent principalement, nous en sommes convaincus, des ressources du gouvernement et de la situation du trésor public. Nous sommes fâchés de le dire, les finances sont dans le plus grand désordre, et aussi longtems qu'on ne remédiera point à ce mal, aucune administration au Mexique ne pourra être effective. Cet épuisement date de l'époque de Vittoria, sous la présidence duquel on a contracté en Angleterre des emprunts énormes. Les ministres de Vittoria paraissent avoir considéré ces emprunts comme des revenus réguliers, et ont agi d'après cette fatale illusion. Des vaisseaux pourris furent achetés pour former une marine inutile, et l'armée fut augmentée sans aucun but. Des sommes d'argent furent dépensées, comme si elles étaient inépuisables. Vittoria, en chargeant ainsi son pays d'une dette immense, l'a grandement assujéti à l'influence an-

glaise, et il faut en convenir les anglais sont assez astucieux pour tenir les Mexicains dans cette dépendance. Guerrero paraît avoir compris sa position précaire, et afin de remédier au mal, paraît avoir favorisé l'idée de la cession de la province de Texas pour une somme de cinq millions de dollars. Ce plan a excité une violente indignation parmi toutes les classes de Mexicains, et paraît n'avoir pas peu contribué à son renversement par Bustamente.

Le tems nous apprendra si la nouvelle administration avisera à de meilleurs moyens pour l'amélioration des finances : cependant les mesures qu'elle a prises jusqu'ici paraissent être peu propres à atteindre ce but. Les efforts qu'on a faits pour disposer l'opinion populaire contre les États-Unis, sous le prétexte qu'ils favorisaient les excursions de quelques aventuriers contre le Mexique, suggestions qui évidemment doivent leur origine à des émissaires anglais, ne démontrent ni prudence ni politique. La politique du Mexique doit être de se tenir à l'écart de toute influence étrangère, mais surtout de l'influence anglaise.

LETTRES ÉCRITES DE FRANCE,
AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.
No. XXXIX.

PARIS, 30 janvier 1830.

MONSIEUR,

Une des mille coteries qui divisent aujourd'hui notre monde politique a entrepris depuis quelque temps de résoudre le problème le plus étrange, et à coup sûr, le plus difficile. Elle veut réhabiliter, aux yeux de l'Europe, le duc de Wellington comme individu, et comme politique. L'entreprise paraît être sortie du salon d'un diplomate jadis célèbre, et dont les talens funestes ont deux ou trois fois bouleversé l'état depuis la révolution. Ce diplomate, M. de T..., toujours convaincu de l'inutilité d'une conscience dans les affaires d'état, s'occupe peu de savoir quelle est la somme de moralité que le duc de Wellington a apportée dans les affaires, quoique le même duc se vante d'avoir donné des leçons morales à la France. Il se borne à le présenter comme un ministre du premier ordre, comme une capacité politique supérieure ; et en cela il contredit l'opinion généralement admise. M. Canning ne regardait pas seulement Wellington comme un homme faux et sans vertu, il le considérait encore comme un incapable sans ressource. Le principal sujet des éloges prodigués au premier ministre de la Grande-Bretagne, c'est sa conduite à l'égard des catholiques d'Irlande ; conduite qui lui a mis à dos tous les grands seigneurs, et en général toute l'aristocratie anglaise, et qui en même temps semble avoir rapproché de lui quelques Whigs enthousiastes de la liberté des cultes. Mais ce à quoi on ne songe pas, c'est que le duc de Wellington n'a point créé la situation où il est, que cette situation au contraire l'a dominé et le domine encore. Un torrent plus fort que lui l'a entraîné, et il se trouve en ce moment dans la plus fautive position comme homme d'état, entouré de ses ennemis naturels, et haï des hommes qui, l'ayant porté au pouvoir, étaient ceux sur lesquels il devait s'appuyer : le plus fâcheux, c'est que le tout est arrivé malgré lui ; il n'y a point de talent à se laisser emporter par les événements. Croit-on que les Whigs soient sincèrement attachés à Wellington ? ils s'en servent, et le repousseront quand ils n'auront plus besoin de lui. Comment auraient-ils quelque confiance dans un homme qui après avoir émancipé les catholiques, c'est-à-dire, servi la cause de la liberté religieuse dans son pays, s'unit à M. de Polignac pour l'opprimer en France ; dans un homme qui a livré le Portugal à Don Miguel, trahi et repoussé ensuite les réfugiés portugais, et joué un rôle presque ridicule en Turquie ? l'inhabileté et pis encore percent dans tout cela. Sous un autre rapport, la cause du vainqueur insolent de Waterloo ne sera jamais populaire en France : eut-il tout le génie possible, on ne réussirait jamais à nous inspirer pour lui la moindre sympathie. Mais il y a toujours parmi nous des anglomanes incorrigibles.

Il paraît au reste, Monsieur, que le cabinet de Londres intrigue fortement pour ressaisir quelque peu de l'influence que les derniers événements lui ont fait perdre en Turquie. On assurait hier que décidément ce serait auneveu du roi d'Angleterre qu'écherrait le sceptre de la Grèce. M. de Polignac ne néglige rien pour favoriser ce projet qui donnerait aux anglais un nouveau point d'appui dans ces contrées. Mais il me semble que la Russie serait bien dupe de le souffrir. Avec l'ascendant de ses victoires, c'est elle qui doit donner un souverain aux grecs. La générosité, si elle était de mise en politique, voudrait que ce souverain jouit de quelque indépendance ; mais s'il faut qu'il dépende de quelqu'un, à coup sûr, ce doit être du cabinet de Pétersbourg. Notre intérêt à nous-mêmes semblerait exiger que nous favorisassions la Russie ; mais comment se pourrait-il qu'un ministre qui nous a été donné par l'Angleterre, ne servit pas les projets britanniques ?

Ce ministère vient de se signaler par un nouvel exploit. Il a fait nommer sept nouveaux pairs ; MM. Beugnot, de Labourdonnaie, de Vitrolles, de Puyvert, de Céreste, de Tourzel, et de Vallée. Cette journée a paru à la fois odieuse et ridicule. M. de Labourdonnaie vous est assez connu ; M. de Vitrolles est l'auteur de la note secrète, et de toutes les machinations qui depuis quinze ans ont été destinées à nous rendre le pouvoir absolu. M. de Vitrolles est le représentant de

la chouannerie et du parti prêtre. Voilà pour l'odieux. Quant à M. Beugnot, ce pauvre homme d'esprit qui depuis dix ans poursuit en haletant la paix, dont il a le titre dans sa poche, cet aspirant à toutes les dignités, qui a passé par tous les ministères sans rester à aucun, et dont toute la finesse et le savoir, dépouillés de la carrière pour les soutenir, se perdent en vains bons mots, cette tardive investiture n'est que ridicule ; on dit qu'à l'imitation de Louis XVIII qui signa en 1814, de notre règne le dix-neuvième, M. Beugnot dira de notre pairie le dixième. Le marquis de Puyvert est un ancien Vendéen, qui lors de l'affaire de Georges, fut mis à Vincennes où il est resté jusqu'en 1814 ; de prisonnier, il devint gouverneur de la prison. Député en 1815, il n'a fait alors et depuis que de mettre en lumière la niaiserie la plus caractérisée, et cette incurable incapacité, qui ne prête pas même à la critique. Les trois autres pairs sont insignifiants. M. de Tourzel est le petit fils de la gouvernante des enfans de France, qui partagea la captivité de la reine Marie-Antoinette. Le général Vallée est un de ces officiers de la révolution qui après avoir servi l'empire avec dévouement, n'ont fait, lors du retour du roi, que changer de cocarde et de servilité. Quant à M. de Céreste, c'est tout simplement un homme de cour. Voilà, Monsieur, l'importante acquisition que vient de faire la chambre héréditaire.

En voyant nos ministres risquer un acte si hardi, on suppose qu'ils se regardent comme bien forts, et qu'ils ne redoutent pas la chambre élective. Si cependant je suis bien informé, leur chute paraîtrait prochaine. Depuis quelques semaines il s'est formé à la cour un parti dirigé par MM. de Tourzel, de Noailles, Pasquier, et quelques autres : ce parti investit le roi sans relâche, et s'efforce de lui démontrer qu'il est impossible de conserver plus long-temps un ministère universellement rejeté de la nation, et qui expose la France à se trouver sans budget ; divers ministres, tels que MM. de Chabrol et d'Haussez favorisent ce mouvement ; et l'on prétend qu'hier le roi était fort ébranlé. Le bruit de la chute des ministres s'est aussitôt répandu. Il y a des paris de faits que le ministère actuel n'ira pas aux chambres. Mais ce qui déplaît dans toute cette manœuvre, c'est que les hommes qui poussent à sa chute travaillent beaucoup moins pour la France que pour eux. Ils se présentent comme des ministres de transition ; comme des hommes nécessaires à la circonstance ; de sorte qu'il est possible que les intérêts nationaux gagnent peu au changement. Il est des personnes qui verraient avec chagrin la chute du ministère actuel avant la réunion des chambres. Ces publicistes craignent que le mouvement ne soit pas assez décidé, et que nous ne sortions d'une crise aigue que pour tomber dans un marasme plus dangereux qu'une crise.

En attendant, les collèges électoraux viennent d'envoyer à la chambre deux députés bien différens, MM. Guizot et Berryer fils. Le premier, nommé à Lisieux, vous est trop connu pour que je m'étende sur les avantages de sa nomination. M. Guizot, professeur habile et publiciste très éclairé, n'a point d'autre défaut que d'avoir un peu trop de faconde, et d'être systématique dans toutes les questions qu'il traite. On dit qu'un homme d'esprit, en apprenant l'élection de M. Guizot, s'est écrié : Voilà la session allongée d'un mois. Ce mot est piquant, quoiqu'un peu sévère ; on le répète de bouche en bouche. Quant à M. Berryer fils, nommé par le collège aristocratique du Puy, c'est un homme taré sur lequel le roi compte beaucoup, parcequ'il a de l'éloquence naturelle. Il jouera, nous n'en doutons point, un grand rôle à la chambre : heureusement son caractère servira de contrepoison à ses paroles.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

LE CORRESPONDANT PARISIEN.

P. S. — A dater du 15 février le *Globe* paraîtra tous les jours. Dans l'article où ce journal a transmis cette nouvelle à ses abonnés, le rédacteur s'est écrié : *La patrie sera sauvée !* Avouons qu'il n'y a personne comme Messieurs du *Globe* pour avoir une bonne opinion d'eux-mêmes.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro le funeste accident arrivé au bateau à vapeur *Helen McGregor*. Cet événement n'est point arrivé à Nashville, comme nous l'avions dit, mais à Memphis, sur le Mississipi. Nous sommes affligés toutefois de le voir confirmé.

HORRIBLE DÉSASTRE.

Nous n'avons jamais été témoins d'un événement d'une nature aussi déchirante, que celui qui a eu lieu mercredi matin à notre quai. Le bateau à vapeur *Helen McGregor*, ayant 410 passagers à son bord, s'y était arrêté pour peu de tems, lorsqu'une de ses chaudières ayant éclaté avec un fracas épouvantable, ses débris furent lancés à travers le gaillard-d'avant dans la rivière ; les cheminées renversées, toutes les chaudières déplacées, ainsi que le pont où elles étaient posées, la chambre de l'ingénieur, etc., tout a été détruit en un instant. Il nous est impossible de décrire d'une manière exacte la scène qui a suivi cette affreuse calamité. Un grand nombre de passagers sur le pont, s'étaient réunis, suivant leur usage en partant du port, sur l'avant du bateau, et ont été les

principales victimes. On voyait à travers la fumée et la poussière jaillir le sang des malheureux qui luttèrent contre la mort et leurs cris se mêlaient à la confusion générale. On est certain que 16 personnes ont été tuées, 16 mortellement blessées, et 11 autres légèrement ; mais un grand nombre ayant été jeté dans l'eau par l'effet de l'explosion, on ne peut connaître encore exactement celui des victimes. On suppose qu'il s'élève de 50 à 80.

(*Memphis Advocate.*)

FONDS AMÉRICAINS, LE 19 MARS, 1830.

		demande.	offre.
6 pour cent des États-Unis,	1815	102	101½
5 dito	1832	103	102
5 dito	1835	106	105
4½ dito	1831	101½	101½
4½ dito	1832	—	—
4½ dito	1833	103½	102½
3 dito	—	90	89½
6 dito de l'Ohio,	—	114½	ventes
5 dite	—	105	104
Banque des États-Unis,	—	119	118½
Banque de la Louisiane,	—	115½	—

Change sur France, à 60 jours, 5f. 35 par dollar.
Change sur Londres, à 60 jours, 8 à 8½ p. cent de prime.

POÉSIE.

ÉPIGRAMMES D'ALFIERI.

Alfieri était très-irascible, ses mémoires particuliers en font foi, ce défaut avait sa source dans cette profonde sensibilité qui se retrouve partout dans ses œuvres tragiques, mais l'éducation avait adouci en lui les formes extérieures de cette passion ; il se trouvait suffisamment vengé par un trait de satire. Par exemple, il soupçonna une femme qu'il aimait de ne lui être point fidèle ; il fit de longs et inutiles efforts pour se séparer d'elle, mais enfin un jour plus irrité que jamais il lui adressa l'épigramme publiée à la page 24 du 1er volume de ce journal, et il ne la revit plus.

Un auteur médiocre se permit de lui donner des conseils, Alfieri indigné lui lança l'épigramme suivante :

ÉPIGRAMMA.

Ad un cattivo Autore.

Ci va dicendo Orpel, ch'ei mai non dorme ;
E cel provan le torme
Dé carmi suvi, che altrui
Rendono il sonno, che han rubbato a lui.

TRADUCTION.

Le poète Orpel dit : jamais je ne sommeille.
Un déluge de vers, atteste la merveille ;
Mais le sommeil qui le fuit,
Gagne celui qui le lit.

Un Cardinal, trouvant mauvais qu'il adressât ses hommages à une princesse romaine, obtint du Pape un ordre qui l'exila de Rome ; Alfieri sans respect pour un prince de l'église, lui adressa l'épigramme ci-dessous, et partit content :

ÉPIGRAMMA.

Ritratto d'un Cardinale.

Tutto rosso fuor che il viso,
Chè sarà quest' animale ?
Moltà feccia, e poco sale
L'han dagli uomini diviso.
E' un cardinale.

TRADUCTION.

Fort peu d'instinct, beaucoup de graisse,
Rouge jusqu'au museau, quel est cet animal,
Différent de l'humaine espèce ?
Eh ! c'est un cardinal.

Les journaux du tems avaient attaqué ses tragédies, il écrivit :

ÉPIGRAMMA.

Dare e tor quel che non s'ha,
E' una nuova abilità :
Chi da fama ?
I Giornalisti.
Chi diffama ?
I Giornalisti.
Ma chi sfama
I Giornalisti ?
Gli, osiosi, ignoranti, invidi, tristi.

TRADUCTION.

Ce qu'on n'a pas, le donner, le reprendre,
Est un secret nouveau que je veux vous apprendre.
Qui sut mettre en crédit ces hommes bien famés ?
Les journalistes.
Et qui noircit le nom de ces gens diffamés ?
Les journalistes.
Mais qui nourrit ces affamés
De journalistes ?
Les ignorans, les sots, les gens oisifs et tristes.

La colère du bon Alfieri contre les journalistes qui avaient critiqué ses tragédies nous paraît encore plus comique que son épigramme n'est mordante.

JOSEPH D. C.

SCIENCES.

EGYPTE ANCIENNE ET MODERNE.

QUINZIÈME LETTRE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE.

THÈBES, le 18 novembre, 1829.

En quittant le noble et si élégant palais de Sésostris, le Rhamesséon, et avant d'étudier avec tout le soin qu'ils méritent les nombreux édifices antiques entassés sur la butte factice nommée aujourd'hui Médinet Habon, je devais, pour la régularité de mes travaux, m'occuper de quelques constructions intermédiaires ou voisines qui, soit par leur médiocre étendue, soit par leur état presque total de destruction, attirent beaucoup moins l'attention des voyageurs.

Je me dirigeai d'abord vers la vallée d'El-Asassif, située au nord du Rhamesséon, et qui se termine brusquement au pied des roches calcaires de la chaîne lybique : là existent les débris d'un édifice au nord du tombeau d'Osymandias.

Mon but spécial était de constater l'époque encore inconnue de ces constructions, et d'en assigner la destination primitive. Je m'attachai à l'examen des sculptures et surtout des légendes hiéroglyphiques inscrites sur les blocs isolés et les pans de murailles épars sur un assez grand espace de terrain.

Je fus d'abord frappé de la finesse du travail de quelques restes de bas-reliefs martelés à moitié par les premiers chrétiens ; et une porte de granit rose, encore debout au milieu de ces ruines en beau calcaire blanc, me donna la certitude que l'édifice entier appartenait à la meilleure époque de l'art égyptien.

Cette porte, ou petit propylon, est entièrement couverte de légendes hiéroglyphiques. On a sculpté sur les jambages, en relief très bas et fort délicat, deux images en pied de Pharaons revêtus de leurs insignes. Toutes les dédicaces sont doubles et faites contemporanément au nom de deux princes ; celui qui tient constamment la droite, ou le premier rang, se nomme Aménenthé ; l'autre ne marche qu'après, c'est Touchmosis III^e, nommé *Meris* par les Grecs.

Si j'éprouvai quelque surprise de voir ici et dans tout le reste de l'édifice le célèbre *Mœris*, orné de toutes les marques de la royauté, céder ainsi le pas à cet Aménenthé qu'on chercherait en vain dans les listes royales, je dus m'étonner encore davantage, à la lecture des inscriptions, de trouver qu'on ne parlât de ce roi barbu, et en costume ordinaire de Pharaon, qu'en employant des noms et des verbes au féminin, comme s'il s'agissait d'une reine. Je donne ici pour exemple la dédicace même des propylons :

« L'Aroëris, soutien des dévoués, le roi seigneur, etc. soleil dévoué à la vérité ! (*Elle*) a fait des constructions en l'honneur de son père (le père d'*elle*), Amon-Ra, seigneur des trônes du monde ; elle lui a élevé ce propylon (qu'Amon protège l'édifice !) en pierre de granit ; c'est ce qu'*elle* a fait (pour être) vivifiée à toujours.

L'autre jambage porte une dédicace analogue, mais au nom du roi Touchmosis III^e ou *Mœris*.

En parcourant le reste de ces ruines, la même singularité se présente partout. Non-seulement je retrouvai le prénom d'Aménenthé précédé des titres *le roi souverain du monde*, mais aussi son nom propre lui-même à la suite du titre *la fille du soleil*. Enfin, dans tous les bas-reliefs représentant les dieux adressant la parole à ce roi Aménenthé, on le traite en reine comme dans la formule suivante :

« Voici ce que dit Amon-Ra, seigneur des trônes du monde à sa fille chérie, soleil dévoué à la vérité : L'édifice que tu as construit est semblable à la demeure divine. »

De nouveaux faits piquèrent encore plus ma curiosité : j'observai surtout, dans les légendes du propylon de granit, que les cartouches prénoms et noms propres d'Aménenthé, avaient été martelés dans les tems antiques et remplacés par ceux de Touchmosis III, sculptés en surcharge.

Ailleurs, quelques légendes d'Aménenthé avaient reçu en surcharge celles du Pharaon Touchmosis II^e.

Plusieurs autres enfin offraient le prénom d'un Touchmosis encore inconnu, renfermant aussi dans son cartouche le nom propre de femme Amensé, le tout encore sculpté aux dépens des légendes d'Aménenthé, préalablement martelées. Je me rappelai alors avoir remarqué ce nouveau roi Touchmosis traité en reine, dans le petit édifice de Touchmosis III, à Médinet Habon.

C'est en rapprochant ces faits et ces diverses circonstances de plusieurs observations du même genre, premiers résultats de mes courses dans le grand palais et dans la propylon de Karnac, que je suis parvenu à compléter mes connaissances sur le personnel de la première partie de la dix-huitième dynastie. Il résulte de la combinaison de tous les témoignages fournis par ces divers monuments, et qu'il serait hors de propos de développer ici :

1^o Que Touchmosis I^{er} succéda immédiatement au grand Aménothph I^{er}, le chef de la dix-huitième dynastie, l'une des Diospolitaines :

2^o Que son fils Touchmosis II occupa le trône après lui et mourut sans enfants :

3^o Que sa sœur Amensé lui succéda comme fille de Touchmosis I^{er}, et régna 21 ans en souveraine :

4^o Que cette reine eut pour premier mari un Touchmosis qui comprit dans son nom propre celui de la reine Amensé, son épouse : que ce Touchmosis fut le père de Touchmosis III, ou *Meris*, et gouverna au nom d'Amensé :

5^o Qu'à la mort de ce Touchmosis, la reine Amensé épousa en secondes noces Aménenthé, qui gouverna aussi au nom d'Amensé, et qui fut régent pendant la minorité et les premières années de Touchmosis III ou *Meris* :

6^o Que Touchmosis III, le *Mœris* des Grecs, exerça le pouvoir conjointement avec le régent Aménenthé, qui le tint sous sa tutelle pendant quelques années.

La connaissance de cette succession de personnages explique tout naturellement les singularités notées dans l'examen minutieux de tous les restes de sculpture existant dans l'édifice de la vallée d'El-Asassif. On comprend alors pourquoi le régent Aménenthé ne paraît dans les bas-reliefs que pour y recevoir les paroles gracieuses que les dieux adressent à la reine Amensé, dont il n'est que le représentant ; cela explique le style des dédicaces faites pour Aménenthé, parlant lui-même

au nom de la reine, ainsi que les dédicaces du même genre, dans lesquelles on lit le nom de Touchmosis, premier mari d'Amensé, qui joua d'abord le même rôle passif, et ne fut, comme son successeur Aménenthé, qu'une espèce de figurant du pouvoir royal exercé par la reine.

Les surcharges qu'ont éprouvées la plupart des légendes du régent Aménenthé démontrent que sa régence fut odieuse et pesante pour son pupille Touchmosis III. Celui-ci semble avoir pris à tâche de condamner son tuteur à un éternel oubli. C'est en effet sous le règne de Touchmosis III que furent martelées presque toutes les légendes d'Aménenthé, et qu'on sculpta à la place soit les légendes de Touchmosis III, dont il avait sans doute usurpé l'autorité, soit celles de Touchmosis, premier mari d'Amensé, le père même du roi régnant. J'ai observé la destruction systématique de ces légendes dans une foule de bas-reliefs existant sur divers autres points de Thèbes. Fut-elle l'ouvrage immédiat de la haine personnelle de Touchmosis III, ou une basse flatterie du corps sacerdotal ? C'est ce qu'il nous est impossible de décider ; mais le fait nous a paru assez curieux pour le constater.

Toutes les inscriptions du monument d'El-Asassif établissent unanimement que cet édifice a été élevé sous la régence d'Aménenthé, au nom de la reine Amensé et de son jeune fils Touchmosis III. Cette construction n'est donc point postérieure à l'an 1736 avant J. C., époque approximative des premières années du règne de Touchmosis III, exerçant seul le pouvoir suprême. Ces sculptures comptent donc déjà plus de trois mille cinq cents ans d'antiquité.

Il résulte de ces mêmes dédicaces et des sculptures qui décoraient quelques-unes des salles non détruites, que l'édifice intérieur était un temple consacré à la grande divinité de Thèbes, Amon-Ra, le roi des dieux, qu'on y adorait sous la figure spéciale d'Amon-Ra-Pneb-enné-ghet-en-tho, c'est-à-dire, d'Amon-Ra, seigneur des trônes et du monde. J'ai retrouvé dans Thèbes plusieurs temples dédiés à ce grand être, mais sous d'autres titres qui lui sont également particuliers.

Ce temple d'Amon-Ra, d'une étendue assez considérable, décoré de sculpture du travail le plus précieux, précédé d'un Dromos, et probablement aussi d'une longue avenue de Sphinx, s'élevait au fond de la vallée d'El-Asassif. Son sanctuaire pénétrait, pour ainsi dire, dans les rochers à pic de la chaîne lybique, criblée, comme le sol même de la vallée, d'excavations plus ou moins riches, qui servaient de sépulture aux habitans de la ville capitale.

Cette position du temple au milieu des tombeaux, et les plafonds, en forme de voûtes, de quelques unes de ses salles, ont récemment trompé quelques voyageurs, et leur ont fait croire que cet édifice était le tombeau de *Mœris* (Touchmosis III) : mais tous les détails que nous avons donnés sur la construction et la destination de cet édifice sacré détruisent une telle hypothèse. Ses divisions et ses accessoires nous le feraient connaître pour un véritable temple, à défaut des inscriptions dédicatoires qui le disent formellement. Sa décoration même et le sujet des bas-reliefs qui ornent les parois des salles encore subsistantes n'ont rien de commun avec la décoration et les scènes sculptées dans les hypogées et les tombeaux. On y retrouve, comme dans les temples et les palais, des tableaux d'offrandes faites aux dieux ou aux rois, ancêtres du Pharaon fondateur du temple. Quelques bas-reliefs de ce dernier genre présentent un grand intérêt, en confirmant des détails précieux sur les familles des premiers rois de la dix-huitième dynastie. Je citerai d'abord, et à ce sujet, plusieurs tombeaux sculptés et peints, représentant Touchmosis, père de Touchmosis III, et le Pharaon Touchmosis II, recevant des offrandes faites par leur fils et neveu Touchmosis III ; en second lieu, un long bas-relief peint occupant toute la paroi de gauche de la grande salle voûtée, au fond du temple, dans lequel on a figuré la grande bari sacrée ou arche d'Amon-Ra, le dieu du temple, adoré par le régent Aménenthé, ayant derrière lui Touchmosis III, suivi d'une très-jeune enfant richement parée, et que l'inscription nous dit être sa fille, *la fille du roi qu'elle aime, la divine épouse Rannofré*. En arrière de la bari sacrée, et comme recevant une portion des offrandes faites par les deux rois agenouillés, sont les images en pied du Pharaon Touchmosis I^{er}, de la reine son épouse Ahmosis, et de leur jeune fille Sotenofré. L'histoire écrite ne nous avait point conservé les noms de ces trois princesses ; c'est là que je les ai lus pour la première fois. Quant au titre de divine épouse, donné à la fille de *Mœris* encore en bas âge, il indique seulement que cette jeune enfant avait été vouée au culte d'Aménenthé, étant du nombre de ces filles d'une haute naissance, nommées *Pallades* et *Pallacides*, dont j'ai retrouvé les tombeaux dans une autre vallée de la chaîne lybique.

Ce temple d'Amon-Ra, terminant une des vallées de la nécropole de Thèbes, reçut à différentes époques, soit des accroissemens, sous le règne de divers rois successeurs d'Aménenthé et de Touchmosis III. J'ai retrouvé, en effet, dans les pierres provenant des diverses portions du temple, et dont on s'est servi dans des tems peu anciens pour la construction d'une muraille contre laquelle appuie aujourd'hui le jambage de droite du propylon de granit, des parties d'inscriptions mentionnant des embellissemens ou des restaurations de l'édifice, sous les règnes des rois Horus, Rhamsès-le-Grand, et son fils Ménéphta II, comme les fondateurs même du temple.

Enfin, la dernière salle du temple ayant servi de sanctuaire est couverte de sculptures d'un travail ignoble et grossier ; mais la surprise que j'éprouvai à la vue de ces pitoyables bas-reliefs, comparés à la finesse et à l'élégance des tableaux sculptés dans les deux salles précédentes, cessa bientôt à la lecture de grandes inscriptions hiéroglyphiques, constatant que cette belle restauration avait été faite sous le règne et au nom de Ptolémée Evergète II et de sa première femme Cléopâtre. Voilà une des mille et une preuves démonstratives contre l'opinion de ceux qui supposeraient que l'art égyptien gagna quelque perfection par l'établissement des Grecs en Egypte.

Je le répète encore, l'art égyptien ne doit qu'à lui-même tout ce qu'il a produit de grand, de pur et de beau, et n'en déplaît aux savans qui se font une religion de croire fermement à la génération spontanée des arts en Grèce, il est évident pour moi, comme pour tous ceux qui ont bien vu l'Egypte, ou qui ont une connaissance réelle des monumens égyptiens existant en Europe, que les arts ont commencé en Grèce par

une imitation servile des arts de l'Egypte, beaucoup plus avancés qu'on ne le croit vulgairement à l'époque où les premières colonies égyptiennes furent en contact avec les sauvages habitans de l'Attique ou du Péloponèse. La vieille Egypte enseigna les arts à la Grèce ; celle-ci leur donna le développement le plus sublime : mais, sans l'Egypte, la Grèce ne serait probablement point devenue la terre classique des beaux-arts. Voilà ma profession de foi toute entière sur cette grande question. Je trace ces lignes presque en face des bas-reliefs que les Egyptiens ont exécutés, avec la plus élégante finesse de travail, 1700 ans avant l'ère chrétienne. Que faisaient les Grecs alors !... Mais cette question exigerait des volumes, et je ne fais qu'une lettre... Adieu.

HISTOIRE.

FRAGMENT DE LA TROISIÈME SÉRIE DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE, PAR SIR WALTER SCOTT.

LE CAPITAINE PORTEOUS.

Il n'est personne qui ne se rappelle l'intéressant épisode du capitaine Porteous dans la *Prison d'Édimbourg*. Après avoir entendu le romancier, il doit être assez piquant d'écouter l'historien.

Les côtes du comté de Fife, couvertes de petites villes et de petits ports de mer, étaient naturellement fréquentées par des contrebandiers qui avaient constamment avec les officiers de l'excise des altercations quelquefois accompagnées d'actes de violence. Wilson et Robertson, hommes d'un rang inférieur, mais qui s'étaient distingués dans le métier de la contrebande, avaient supporté une grande perte par suite d'une saisie de marchandises prohibées. De la contrebande au vol il n'y a pas loin. Ces deux hommes volèrent le receveur de l'excise pour s'indemniser de la perte qu'ils avaient faite. Ils furent mis en jugement devant la cour criminelle et condamnés à mort.

Ces deux criminels, après leur sentence de mort, étant dans la prison d'Édimbourg, parvinrent à se procurer une lime, à l'aide de laquelle ils se débarrassèrent de leurs fers, et coupèrent une des barres de leur fenêtre. Un d'eux au moins aurait pu s'échapper sans l'obstination de Wilson. Cet homme, très-corpulent, insista pour essayer le premier la brèche qu'ils venaient de pratiquer, et il se trouva resserré entre les barreaux de manière à ne pouvoir ni avancer ni reculer. La découverte de leur tentative en fut la conséquence, et des précautions furent prises pour qu'ils ne pussent en faire d'autres. Wilson se reprocha amèrement de n'avoir pas permis à son compagnon de faire le premier essai, car celui-ci étant plus maigre et plus mince, les barres ne lui auraient opposé aucun obstacle. Avec une générosité digne d'un homme qui aurait mené une meilleure vie, il résolut d'indemniser son camarade, à tout risque, du tort qu'il lui avait fait.

C'était alors la coutume à Édimbourg que les criminels condamnés à mort fussent conduits, sous bonne escorte, dans une église tenant à la prison, pour y assister au service divin. Wilson et Robertson y furent donc conduits sous la garde de quatre soldats de la garde de la ville. Quand le service fut fini, Wilson, qui était un homme vigoureux, saisit tout à coup un soldat de chaque main, cria à son compagnon de s'enfuir, et retint un troisième soldat en prenant avec les dents le collet de son habit. Robertson renversa le quatrième, sauta par-dessus les bancs de l'église, et l'on n'en entendit plus parler dans Édimbourg. La populace, à l'imagination de laquelle le crime pour lequel ces deux hommes avaient été condamnés à mort n'offrait rien d'horrible, fut frappée de la générosité et de l'oubli de soi-même qu'indiquait la conduite de Wilson, et prit tant d'intérêt à son sort, qu'un bruit général se répandit qu'elle ferait une tentative pour le sauver au moment de l'exécution. Pour prévenir, comme c'était leur devoir, toute émeute de cette espèce, les magistrats ordonnèrent à un détachement des gardes de la ville, espèce de maréchaussée, ou de gendarmes armés et disciplinés comme soldats, de protéger l'exécution.

Le capitaine de ce détachement était le célèbre John Porteous, dont le nom ne sera pas oublié en Ecosse de long-temps. Cet homme, dont le père était bourgeois et citoyen d'Édimbourg, avait servi dans l'armée de ligne, ce qui avait été une recommandation en sa faveur auprès des magistrats, lorsqu'ils avaient voulu, en 1715, donner à leur garde civique un caractère militaire plus effectif. Comme officier de police très-actif, Porteous s'était nécessairement trouvé bien des fois en collision avec la canaille de la ville, et comme il se montrait sévère dans la manière dont il réprimait et châtiât de légers délits et de petites émeutes, il était, comme c'est l'ordinaire des personnes de sa profession, souverainement haï et détesté par la populace. Elle l'accusait aussi d'abuser de l'autorité qui lui était confiée en protégeant les extravagances des hommes riches et puissans, tandis qu'il était inexorable quand il s'agissait de punir la licence des pauvres. Porteous avait en outre sa bonne part de l'orgueil de sa profession, et il semble avoir été déterminé à prouver que le corps qu'il commandait suffisait, sans autre assistance, pour mettre ordre à toute émeute qui pourrait avoir lieu à Édimbourg. D'après cette raison, il regarda comme une sorte d'affront que les magistrats, à l'occasion de l'exécution de Wilson, eussent ordonné au régiment de Moyle de se tenir sous les armes dans les faubourgs pour prêter main forte si la garde de la ville ne suffisait pas pour maintenir l'ordre. Il est probable, d'après ce qui s'ensuivit, que les hommes commandés par Porteous partageaient la jalousie de leur chef contre les troupes régulières, et son antipathie pour la populace, avec laquelle ils étaient souvent en hostilité ouverte, par suite des fonctions qu'ils remplissaient.

L'exécution de Wilson eut lieu le 14 avril 1736, à la manière accoutumée, sans aucune interruption, sans même que rien en menaçât. Le criminel, conformément à sa sentence, resta pendu jusqu'à ce qu'il fût mort ; et ce ne fut que lorsque la corde eut été coupée que la populace, suivant son usage ordinaire, commença à vomir des injures contre l'exécuteur, à l'insulter et à lui jeter des pierres, et elle en jeta même cou-

tre les gardes de la ville. Aux autres exécutions, ils avaient eu coutume d'endurer de pareilles insultes avec une patience louable; mais en cette occasion, ils étaient dans un tel état d'irritation qu'ils oublièrent leur modération ordinaire, et ils répondirent aux volées de pierres par une volée de mousqueterie qui tua et blessa plusieurs personnes. Tout en se retirant vers la maison de garde, la populace les poursuivant en les chargeant d'exécutions, quelques soldats qui étaient au dernier rang, firent volte-face et tirèrent de nouveau. En conséquence de cet acte de violence inutile et non autorisé, et pour donner aux habitants d'Edimbourg satisfaction du sang qui avait été si imprudemment répandu, les magistrats avaient dessein de mettre Porteous en jugement sous l'autorité du lord prévôt, comme grand shérif de la ville. Mais les hommes de loi qu'ils consultèrent leur ayant dit que cette juridiction pourrait être récusée, Porteous fut accusé de meurtre devant la Haute Cour criminelle. Il nia qu'il eût jamais donné ordre de faire feu, et il fut prouvé que le fusil qu'il portait n'avait pas été déchargé. D'une autre part, au milieu des dépositions confuses et contradictoires qui furent faites par tant de personnes qui avaient vu les mêmes événements de différents endroits, et peut-être avec des sentimens différens, il se trouva des témoins qui déclarèrent avoir vu Porteous prendre le mousquet d'un des soldats, et faire feu sur la foule. Un jury, composé d'habitans de la ville courroucés, envisagea l'affaire sous le point de vue le plus défavorable à l'accusé, et le déclara coupable de meurtre. Le roi George II était alors sur le continent, et la Régence du royaume était principalement entre les mains de la reine Caroline, femme du plus grand talent, et naturellement disposée à tenir aux prérogatives de la couronne. Il parut à Sa Majesté et à ses conseillers que, quoique la conduite de Porteous et de ses soldats eût été certainement temporaire et répréhensible, cependant, vu les circonstances qui y avaient donné lieu, on ne pouvait à beaucoup près y trouver un crime de meurtre. Le capitaine Porteous, en s'acquittant d'un devoir dont il avait été chargé par une autorité légale, avait été sans aucun doute attaqué sans aucune provocation de sa part; il avait donc eu le droit de se défendre, et s'il y avait eu excès dans les moyens auxquels il avait eu recours, cependant un acte de violence motivé sur la nécessité d'une défense personnelle ne pouvait être regardé comme un meurtre, quoique ce pût être un homicide. D'après ces considérations, la régence ordonna un sursis à l'exécution de Porteous, ce qui était le préliminaire d'un pardon auquel on aurait peut-être mis quelques conditions.

Quand la nouvelle de ce sursis arriva à Edimbourg, elle y fut reçue avec une sombre et générale indignation. Ceux qui avaient perdu la vie par le feu des gardes de la ville n'étaient pas des gens de la dernière classe du peuple; car la plupart des soldats, émus par un sentiment d'humanité naturelle, avaient tiré par-dessus la tête des mutins, et en agissant ainsi, ils n'avaient occasionné que de plus grands malheurs; car les fenêtres étant garnies d'une foule de spectateurs, leurs balles avaient tué quelques personnes de condition. Un grand nombre de personnes de tout rang désiraient donc que la vie de Porteous servit d'expiation pour le sang qui avait été si témérairement versé par les soldats qui étaient sous ses ordres. Il sembla s'élever une opinion générale défavorable au malheureux condamné, et sans pouvoir en remonter positivement à la source, on entendit des menaces publiques que le sursis ne sauverait pas Porteous de la vengeance des citoyens d'Edimbourg.

Le 7 septembre, veille du jour qui avait été fixé pour son exécution était enfin arrivé, et Porteous, comptant sortir bientôt de prison, avait donné à dîner à quelques amis, quand la fête fut interrompue d'une manière fort étrange. Edimbourg était alors entouré de murs à l'est et au sud; du côté de l'ouest cette ville était défendue par le château, et du côté du nord par un lac appelé le lac du Nord. Les portes se fermaient régulièrement chaque soir et étaient gardées. Il était à peu près l'heure où on les fermait, quand un rassemblement tumultueux commença à se former dans le faubourg appelé Portsbourg, quartier qui avait toujours été habité par des ouvriers, et en général par des personnes de condition inférieure. La populace continua à s'attrouper, et pour rendre le rassemblement plus nombreux, on battit d'une caisse qu'on avait prise à l'homme qui exerçait les fonctions de tambour dans ce faubourg. Se trouvant assez forts pour commencer à exécuter leur projet, les mutins s'emparèrent de la porte de l'ouest, la clouèrent et la barricadèrent. Suivant alors Cowgate, et gagnant High-Street par les nombreuses petites rues qui sont entre ces deux principales rues de la vieille ville, ils se rendirent maîtres de la porte de Cowgate et de celle de Netherbow; et ainsi, à l'exception du côté du château, ils isolèrent entièrement la ville des forces militaires qui étaient en quartiers dans les faubourgs. Ils attaquèrent alors les gardes de la ville, dont quelques-uns étaient de service suivant l'usage. Ils leur prirent leurs armes et les chassèrent de la maison de garde, mais sans les maltraiter autrement quoiqu'ils vissent en eux les agens de l'acte de violence dont il se plaignaient. Ils s'emparèrent des haliebardes, des haches du Lochaber; des mousquets, et autres armes, qu'ils trouvèrent dans la maison de garde, et une bande nombreuse se dirigea vers la porte de la prison, tandis qu'un autre corps se rangea avec beaucoup de régularité, en face des Luckenbooths. Les magistrats, avec la force qu'ils purent rassembler, firent un effort pour disperser la multitude. Ils furent vigoureusement repoussés, mais sans plus de violence qu'il n'en fallait pour prouver que la populace était ferme dans son dessein, quoiqu'elle voulût l'accomplir en faisant le moins de mal possible à qui que ce fût, et en se contentant d'une victime. Cette entreprise aurait pu se trouver interrompue, si les soldats du régiment de Moyle fussent entrés dans la ville du côté de Canongate, où ils étaient en quartier, ou si la garnison du château en fût descendue. Mais ni le colonel Moyle, ni le gouverneur du château ne se soucierent d'intervenir dans cette affaire sur leur propre responsabilité, et personne n'osa leur porter une réquisition par écrit de la part des magistrats.

Cependant les mutins demandaient à grands cris à la porte de la prison, que Porteous leur fut livré, et comme l'entrée leur en fut refusée, ils se préparèrent à enfoncer les portes. La porte extérieure, comme cela devait être pour l'usage au-

quel elle servait, était telle qu'elle résista aux furieux, quoiqu'ils employassent pour la forcer des marteaux de forge, et des leviers de fer. Ils eurent enfin recours au secours du feu, et des barils de goudron avec tels autres combustibles qu'on put trouver ayant été allumés, les flammes firent bientôt à la porte une brèche à travers laquelle le géolier leur en jeta les clefs. Ils y entrèrent sans plus de difficulté. Sans s'inquiéter du destin des mutins, qui naturellement profitèrent de cette occasion pour s'échapper, les mutins, ou leurs chefs ne songèrent qu'à chercher Porteous. Ils le trouvèrent caché dans le tuyau de la cheminée de son appartement; une grille qui la traversait, comme c'est l'usage dans les prisons, l'ayant empêché de monter plus haut. Ils en arrachèrent leur victime, et lui ordonnèrent de se préparer à subir la mort qu'il avait méritée. Ils ne firent pas la moindre attention à ses prières pour obtenir merci, ni aux offres qu'il leur fit pour racheter sa vie. Cependant, au milieu de cet esprit de vengeance obstiné, il n'y avait que peu de tumulte, et pas plus de violence qu'il n'en fallait pour venir à bout de leur dessein. Ils permirent à Porteous de remettre à un ami l'argent et les papiers qu'il avait, pour en faire la remise à sa famille. Un des mutins, homme qui avait l'air grave et respectable, se chargea, en sa qualité d'ecclésiastique, de lui administrer les consolations spirituelles que pouvait exiger la situation d'un homme qui n'avait plus que quelques minutes à vivre. Il fut conduit de la prison sur le Grass-market, qui étant le lieu ordinaire des exécutions, et l'endroit où leur victime avait tiré sur le peuple, ou ordonné à ses soldats de le faire, avait été choisi pour lui faire subir la peine de mort. Ils s'y rendirent avec une sorte de cortège, gardés par une troupe de mutins, armés de mousquets, de haches et autres armes qu'ils avaient prises dans la maison de garde, tandis que d'autres portaient des torches et des flambeaux. Porteous était au milieu d'eux, et comme il refusait de marcher, il fut porté par deux hommes sur ce qu'on appelle en Ecosse le coussin du roi, deux personnes se prenant les mains l'une de l'autre en croisant les bras, de manière à former une espèce de siège, sur lequel une troisième peut s'asseoir. Ils avaient un tel sang-froid que lorsqu'une de ses pantouffles lui tombait du pied, ils s'arrêtaient jusqu'à ce qu'on l'eût ramassée et qu'on la lui eût remise.

Les citoyens d'une classe supérieure regardaient de leurs fenêtres cette scène extraordinaire; mais la terreur les aurait empêchés d'y intervenir, quand même ils en auraient eu la volonté. En descendant de West-Bow, qui conduit à la place d'exécution, les mutins ou conspirateurs, « nom qui convient peut-être mieux à des hommes de ce caractère, » se munirent d'un rouleau de corde en forçant la porte de la boutique d'un marchand qui en vendait, et ils laissèrent en même temps une guinée pour en payer le prix, précaution qui ne se serait guère présentée à l'esprit de gens de la dernière classe, dont le rassemblement paraissait entièrement composé. Un cri demande un gibet, afin que Porteous mourût suivant toutes les formes légales. Mais comme cet instrument de mort se gardait dans une partie éloignée de la ville, et qu'il aurait fallu perdre du temps pour l'aller chercher, on pendit l'infortuné à la perche d'un teinturier, aussi près qu'il était possible de la place ordinaire des exécutions. Les efforts que le malheureux fit pour se sauver ajoutèrent encore à ses tortures, car ayant réussi à saisir des deux mains la perche à laquelle il était suspendu, on les lui frappa à coups de canon de fusil et de hache pour la lui faire lâcher, de sorte qu'il souffrit plus que de coutume dans les convulsions qui terminèrent sa vie.

Quand Porteous fut mort, les mutins se retirèrent sans bruit et sans désordre de tous les postes qu'ils avaient placés pour empêcher qu'on ne les interrompit dans leurs opérations, et laissèrent la ville si tranquille, que sans les restes du feu qui avait été employé contre la porte de la prison, sans les armes qui étaient éparses çà et là dans la rue, partout où il les avaient jetées, et sans le corps de Porteous qu'ils laissèrent suspendu à l'endroit où il était mort, il ne serait resté aucun signe visible annonçant qu'une explosion si violente de fureur populaire venait d'avoir lieu.

LITTÉRATURE.

GALERIE DES POÈTES ALLEMANDS DE NOS JOURS.

N^o I.

(1^{er} ARTICLE.)

Nous nous proposons de parcourir dans une série d'articles les fastes de la poésie allemande moderne, et de faire passer sous les yeux des lecteurs les images fidèles des poètes qui, après les grands maîtres, après Schiller et Goëthe, honorent le plus l'Allemagne, ou nous frappent le plus par l'originalité personnelle ou nationale. Abjurant tout esprit de système, tout préjugé d'époque ou de pays, nous nous attacherons à reproduire avec exactitude les individualités. Nous ne nous bornerons pas à l'analyse des œuvres, mais nous chercherons souvent dans le caractère et la vie de l'homme le commentaire du poète. Si jamais cette marche est nécessaire, c'est lorsqu'il s'agit du Tyrtée de l'Allemagne au dix-neuvième siècle, du jeune Théodore Körner. C'est d'ailleurs à dessein que nous fixons d'abord l'attention sur ce poète: plus que tout autre il nous fournit l'occasion de faire preuve d'impartialité en parlant à des lecteurs français d'un ennemi de la nation française. Les faits suivants sont principalement tirés d'une notice composée par son ami le poète Riedge.

Charles-Théodore KÖRNER naquit à Dresde le 13 septembre 1791, d'un magistrat fort éclairé, connu par des ouvrages sur la politique et les beaux-arts. Faible et maladif durant son enfance, il n'eut pour école qu'un jardin et la campagne, pour éducation que peu de leçons et beaucoup d'exercices gymnastiques. Sans annoncer cette précocité de talents souvent si trompeuse, il montra de bonne heure une volonté forte, une imagination inflammable et une grande puissance d'affections. L'histoire, les sciences naturelles, les mathématiques et le dessin eurent de l'attrait pour lui. Dans la suite, lorsqu'il eut reconnu sa vocation pour la poésie, il comprit que des études fortes, qu'une connaissance étendue des hommes et de la nature, sont l'aliment nécessaire du génie poétique.

Mais dès sa première jeunesse rien ne le captivait à l'égard de la poésie et de la musique. La guitare à la main, il aimait à se transporter, en imagination, aux siècles des troubadours; comme ces poètes d'une société encore jeune, il chantait ses propres compositions avec l'enthousiasme naïf de la jeunesse.

Il ne quitta la maison paternelle pour les institutions publiques qu'après sa dix-septième année accomplie. Destiné aux mines, il se rendit à l'école de Freyberg dans l'été de 1808. Infatigable aux travaux de sa nouvelle carrière, il en surmontait toutes les difficultés avec courage, et se livrait avec ardeur à l'étude des sciences auxiliaires, en même temps que sa passion pour la nature et pour la poésie lui faisait saisir le côté poétique et l'idéal de sa future profession. Aussi le vit-on souvent entreprendre des voyages à pied dans le costume et avec les instrumens du mineur, et gravir des rochers escarpés, au péril de sa vie, pour enrichir ses collections de fossiles et de minéraux.

Sa conduite à Leipzig et à Berlin, dont il fréquenta les universités en 1810 et 1811, fut un mélange de rudesse, d'indépendance et de goût pour les sociétés cultivées, d'amour de l'étude et d'amour de la joie, de loyauté de jeunesse et de bizarrerie universitaire. Ce fut en poète qu'il adopta la vie des étudiants; à Leipzig il forma même une société de poètes. Là aussi il livra pour la première fois au public un recueil de poésies sous le titre de *Boutons de fleurs* (Knopsen) (1). Le père de Körner, loin de mettre son talent en serre chaude, ne l'avait jamais excité; il permit néanmoins cette publication, pour soumettre le caractère du jeune poète à l'épreuve de la critique. Ce père clairvoyant, mécontent du ton qui régnait dans les universités, transporta son fils dans une sphère d'activité intellectuelle dont l'horizon ne fut pas borné par les limites étroites de la vie d'étudiant, et où le talent pût se placer dans un point de vue élevé. Vienne fut choisi pour le nouveau séjour de Körner; la maison de l'ambassadeur prussien M. Guillaume de Humboldt, et la société de M. Frédéric Schlegel, lui ouvrirent une carrière nouvelle.

Le mois d'août 1811, époque de l'arrivée de Körner à Vienne, commença une période importante dans sa vie. Lancé dans un monde plein d'activité et de jeunesse littéraires, il sut allier aux vives jouissances qui s'offraient à lui des études sévères et persévérantes. Défendu qu'il était, par son caractère moral et ses convictions religieuses, contre les dangers d'une grande ville, aucun de ses moments ne fut perdu pour son développement intellectuel et son éducation littéraire, objet que son père avait en vue plutôt que des études spéciales.

Les talents brillants que possédait alors les théâtres de Vienne attirèrent Körner dans la carrière de la poésie dramatique. Seize pièces de divers genres, composées ou terminées dans l'espace de quinze mois, et la plupart jouées avec un succès qui surpassa de beaucoup l'espérance du poète, furent, avec quelques poésies fugitives, les premiers fruits de son séjour dans un monde complètement littéraire, en même temps que les premières preuves de la flexibilité de son talent et de sa facilité à manier le vers. A la première représentation de l'une de ses tragédies, les spectateurs demandèrent que l'auteur parût, honneur peu ordinaire à Vienne. Chéri et admiré du public, il fut bientôt nommé poète dramatique de la cour. Ce titre lui assurait en même temps une existence; et, comme si tous les genres de bonheur devaient lui tomber en partage, une noble passion enflamma son talent; il jouit de la faveur bien rare d'aimer d'un amour pur une actrice vertueuse.

Telle était la situation séduisante de Körner, lorsque, au commencement de 1813, retentit l'appel de la Prusse à ses fils pour reconquérir l'indépendance nationale. Cet appel trouva de l'écho dans le sein du jeune poète. Dès ce moment, toutes ses pensées, toutes ses affections, se tournèrent vers l'affranchissement de son pays; il mit au service de la patrie et de la liberté son bras et son génie, et se montra prêt à leur sacrifier sa vie, sa fortune et tout son avenir de gloire et d'amour. Au moment où il prit la résolution de combattre pour briser le joug de l'Allemagne, enflammé de cet enthousiasme national qui a été récompensé par la victoire, mais dont toutes les espérances ne se sont pas réalisées, il écrivit à son père: « L'aigle prussien, en battant audacieusement des ailes, réveille dans tous les cœurs la grande espérance d'une liberté germanique... A cette heure, où fleurissent pour moi toutes les délices de la vie, où tous les astres de mon bonheur versent sur moi leur douce clarté, à cette heure, je jure Dieu, c'est un noble sentiment qui m'anime, c'est la conviction puissante qu'aucun sacrifice n'est trop grand pour le plus grand des biens, pour la liberté de la nation... Je me sens pressé de me jeter au milieu de la tempête. Enverrais-je de loin sur les traces de mes frères victorieux des hymnes inspirés par un commode et lâche enthousiasme?... »

Parti de Vienne le 15 mars, il fut admis à Breslau dans le corps de volontaires réuni par les soins et sous les ordres du major de Lutzow, qui lui donna son nom. Des jeunes gens distingués par l'élevation de leurs sentimens et par l'éducation qu'ils avaient reçue, des officiers déjà connus par d'honorables services, des savants, des hommes d'état, le cœur pénétré d'un enthousiasme patriotique et chrétien, étaient accourus en foule sous les drapeaux du major, pour venger la liberté opprimée. Ici la vie de Körner et son caractère se confondent avec l'histoire d'une époque mémorable et avec le caractère de ce patriotisme religieux et profond qu'on retrouvait jusque dans les derniers rangs des soldats réunis pour cette croisade en faveur de l'indépendance politique.

Peu de jours après l'admission de Körner, eut lieu dans une

(1) Passe pour celui-là. Dans le même temps Körner travaillait avec une dame spirituelle, un médecin et un artiste, à un recueil de poésies qu'ils avaient intitulé *Feuilles de thé*. Du troisième au dixième rang de la littérature allemande, une partie du génie se dépense en titres dont l'originalité vous fait passer par tous les genres et tous les degrés du sentiment et de la surprise, depuis la sensibilité fondante jusqu'à l'effroi, depuis la sourire tendre jusqu'à la pâmoison. Outre tous les *trésors de l'empire de Flore*, combinés de mille manières, en bouquets, en festons, en guirlandes, l'on trouve, en tête des almanachs et des recueils de poésies, des notices biographiques et des oraisons funèbres, des opuscules philosophiques ou politiques, et des ouvrages de dévotion, des titres comme ceux-ci: *Cadavres de montres; Sons de cloche; Violettes modestes, languissantes, arrosées de larmes, mais, il est vrai, prête à se flétrir, déposée sur la tombe d'un ami; Fleurs de la passion cueillies dans l'histoire sainte, véritable pour le cœur*. Il va sans dire que, lorsqu'il met autant d'esprit dans un titre, il n'y en a plus guère pour le reste du livre.

église de village la consécration religieuse du corps de volontaires de Lutzow. Laissons-le raconter lui-même cette scène caractéristique : « Après le chant de l'hymne (c'était un chœur composé par Körner) le pasteur du village, nommé Peters, prononça un discours énergique et qui remua vivement les assistants. Tous les yeux se remplirent de larmes. A la fin, il nous fit jurer de n'épargner ni notre sang ni nos biens pour défendre la cause de l'humanité, de la patrie et de la religion, de marcher avec joie à la victoire ou à la mort. Nous le jurâmes. Là-dessus, il se jeta à genoux pour implorer la bénédiction de Dieu sur les défenseurs de la patrie. Par le ciel ! cette consécration funèbre se grava en traits de feu dans toutes les âmes ; des sentimens héroïques firent palpiter tous les cœurs. Le serment militaire, prononcé d'abord par le pasteur d'un ton grave, puis prêté par nous tous sur les épées des officiers, et suivi du chant de l'hymne de Luther : *Notre Dieu est une forteresse*, etc., termina cette imposante solennité. »

Ardent, courageux, dévoué à ses devoirs militaires, Körner n'évita jamais ni fatigues ni périls ; l'inaction seule lassait sa patience. Il arriva par degrés aux fonctions d'adjutant du major de Lutzow, et ne dut cet avancement qu'à l'intrépidité et à l'intelligence dont il fit preuve dans toutes les occasions. Cependant la poésie et la musique remplissaient tous ses loisirs ; mais, au lieu d'être encore pour lui des récréations, elles étaient devenues des armes ; sa lyre n'était pas moins redoutable que son épée. Les évènements du jour, ses émotions personnelles, toutes les inspirations du patriotisme germanique, passèrent dans ses chants. Mais n'anticipons point sur l'appréciation de ses poésies lyriques. Blessé grièvement une première fois, il s'était remis assez promptement, et avait repris son service. Le 26 août, le corps de Lutzow se trouva en présence d'un corps français. Pendant une heure de halte dans un bois, Körner a composé son fameux *Chant à l'épée*. A la première lueur de l'aube, il pérorait dans son portefeuille ; le lit à un ami lorsque le signal de l'attaque est donné. Quoique supérieur en nombre, l'ennemi fuit après une courte résistance. Körner se fait remarquer par son acharnement à le poursuivre. D'une soixantaine de balles que les tirailleurs français font pleuvoir sur les Prussiens, trois seulement portent coup ; mais l'une donne au jeune poète, à l'âge de 22 ans, cette mort glorieuse qu'il avait si poétiquement pressentie et si religieusement désirée. Sa dépouille mortelle fut inhumée au bord de la route et au pied d'un chêne ; des feuilles de cet arbre les Romains tressaient les couronnes civiques.

Mo.
(Le Globe.)

VOYAGES.

VOYAGES EN ORIENT,

ENTREPRIS, PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS, par Fontanier.

M. Fontanier, ancien élève de l'école Normale, attaché à l'ambassade de France en qualité de naturaliste, devait partir, en 1821, de Constantinople pour explorer la mer Noire et l'empire ottoman. La révolution grecque, la guerre qui éclata entre la Perse et la Turquie apportèrent quelque retard et quelques obstacles à cette expédition. Cependant il visita, à diverses époques, la Turquie d'Asie et la Grèce. Quoique ses courses aient été irrégulières et souvent interrompues, il a classé par ordre les observations qui concernent ces deux contrées, et il a publié deux relations distinctes. On remarque dans la première, à côté de savantes recherches sur le commerce et la géographie de l'Orient, des faits et des détails de mœurs d'une piquante originalité. Nous choisirons de préférence ceux qui se plieront le plus étroitement au récit dont nous allons donner l'analyse.

Après beaucoup de fatigues, qui avaient altéré sa santé, M. Fontanier était venu se rétablir dans la Géorgie. Il en partit à la fin de l'hiver de 1826, et s'embarqua dans le port de Redouf-Kalé pour Trébizonde. Bientôt il eut dépassé l'embouchure du Phas ; retenu deux jours par une tempête sur les côtes de l'ancienne Colchide, il n'osa, non plus que ses compagnons, se réfugier à terre, de peur d'être faits prisonniers par les habitans. Leur petit navire s'arrêta devant Surnénès, patrie du capitaine et des matelots. Une barque, détachée du rivage, vint les reconnaître. Celui qui la conduisait, apercevant le capitaine, qui était absent depuis un mois : « Oh ! s'écria-t-il, Ali-Reiz, sois le bienvenu ; Mahmoud, Selim, soyez les bienvenus ! Qui sont ces infidèles ? — Des fils de seigneurs francs, qui sont nos hôtes et que nous conduisons à Trébizonde. — Vous êtes les bienvenus. — Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays ? — Rien ; le fils de l'aga de Riza a tué son cousin par jalousie, et s'est réfugié chez nous. Ah ; j'oubliais ; Hussein a placé de la poudre sous la maison de ton voisin et l'a fait sauter ; cinq personnes ont péri. — C'est étonnant ? — Oh ! que veux-tu ? Dieu est grand. »

Les bords de la Mer Noire jusqu'à Trébizonde présentent un aspect ravissant. Des productions variées, une végétation vigoureuse, des plans nombreux d'oliviers et de citronniers, frappent agréablement les regards, mais partout la population, qui vit au milieu des ruines, est rare et souffrante.

Trébizonde, dernier siège de l'empire grec, est sous la domination d'un pacha et de plusieurs petits chefs indépendans qui ont le titre d'agas. Ils occupent des forteresses garnies de canons, pillent les habitans et se font la guerre. Des maisons fort basses, construites en pierres massives, et communiquant les unes avec les autres par des passages secrets, quelques débris de monumens, sept ou huit cents chrétiens dans le dernier degré de l'avidissement et de la misère, et une grande quantité d'esclaves, voilà tout ce qu'a remarqué M. Fontanier dans cette ville, d'où il fut chassé par la peste.

Erzeroum, située au pied du mont Taurus, dans une plaine arrosée par l'Euphrate, compte cent mille âmes de population : les chrétiens, les Arméniens surtout, y sont nombreux. Ces derniers ont un archevêque, qui, plus modeste que nos prélats, romplit les fonctions de maître d'école. M. Fontanier, en le visitant, le trouva occupé à faire lire des petits enfans qui se trouvaient accroupis sur leurs genoux autour d'un grand crucifix de bois. La gravité de tous ces marmots était au moins égale à celle du maître. Dans le palais du séraskier Galib-

Pacha, qui occupe la place de reis-effendi et celle de grand-visir, il remarqua la même simplicité que dans le monastère de l'évêque arménien. Ce pacha portait le costume turc, sans autre objet de luxe qu'un diamant de prix qu'il aimait à montrer, parce que c'était un présent de Napoléon. Il se louait beaucoup aussi des bontés qu'il avait eues pour lui les dames européennes.

Le neveu de Galib, en sa qualité de kiaya ou lieutenant, ayant un jour reçu la plainte de notre voyageur, qu'avait insulté un Arménien, fit comparaître celui-ci : « Coquin, lui dit-il, ne sais-tu pas que les Francs sont sous notre protection, qu'ils sont les hôtes du grand-seigneur ? Tu vas recevoir la bastonnade. — Je suis une bête, je suis un âne, s'écriait l'Arménien, combien faut-il payer pour ne pas être battu ? — Tu seras battu et tu paieras, répondit l'invincible kiaya ; et ainsi fut fait. L'Arménien reçut deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, donna trois cents piastres au kiaya, et cent cinquante à ceux qui avaient exécuté la sentence. Le châtement nous semble rigoureux, et nous serions tentés de reprocher à notre compatriote de n'avoir pas intercédé pour le coupable, mais il nous avertit que les orientaux ne rapportent jamais ces sentimens de pitié à des motifs honorables, et qu'ils ne respectent les étrangers qu'autant qu'ils montrent de la fermeté. La sienne eut tout l'effet qu'il s'en était promis. Depuis la scène que nous venons de rapporter, il eut le plaisir, chaque fois qu'il passait dans les rues d'Erzeroum, de voir les habitans fuir à son approche. Dans une autre occasion, il faillit se trouver moins bien de cette justice turque, à laquelle il avait recouru cette fois si à propos. C'était à Osmandjik. Un muletier, qui ne voulait pas remplir les conditions de son traité avec lui, l'ayant appelé espion, chien, il lui déchargea un coup de sa longue pipe sur la tête. Ses rayas, témoins de cet acte inouï, s'enfuirent avec terreur ; les musulmans baissèrent la tête en criant : Allah ! Allah ! Il fallut aller devant le cadi. Je suis un bon musulman, dit le muletier, je me nomme Ahmed de Bitlis ; un infidèle m'a frappé ? — Allah ! Allah ! dit l'auditoire. — Le cadi demanda : Qui t'a frappé ? — C'est cela, répondit Ahmed, en montrant M. Fontanier. Celui-ci tâcha de se justifier et déploya son firman. — Crois-tu, s'écria le cadi, que le sultan lui-même puisse te protéger quand tu frappes un vrai croyant ? Ne sais-tu pas que tu es un infidèle, un chien, un animal immonde, quelque chose de hideux et de sale devant la loi ? — A peine ces mots étaient prononcés que, sur un signe du juge, et à la lueur des torches de sapin, on fit les apprêts du supplice : on apporta une corde ; des gardes s'avancèrent, armés de bâtons ; on saisit le délinquant. Peut-être même, quoiqu'il ne l'avoue pas, avait-il déjà reçu les premiers coups de la bastonnade, quand le maître du café dans lequel la querelle avait eu lieu entra, en s'écriant : Aman ! aman ! (grâce ! grâce !) Sur le témoignage que rendit cet homme, l'exécution fut suspendue. Le lendemain, le cadi envoya chercher l'étranger. Il le fit asseoir, lui offrit une pipe et du café ; puis il tâcha de lui prouver, dans un très long discours, que le seul moyen qu'il eût de bien terminer cette affaire était de donner tout son argent. L'accusé résista long-tems ; mais enfin il consentit à payer trois cents piastres, à titre d'indemnité. Le juge alors fit approcher le plaignant : « Toi, muletier, dit-il, es-tu content ? — Ou. — Salue ton adversaire. Toi, médecin, es-tu content ? Salue Ahmed. Donnez chacun douze piastres à mes domestiques ; je me charge de recevoir le reste de l'argent et de le remettre. M. Fontanier paya les trois cents piastres, remercia le cadi, et se hâta de partir. Plus tard, il retrouva le muletier, et il apprit de lui que le cadi d'Osmandjik s'était adjugé les trois cents piastres, et lui avait fait administrer la bastonnade pour le punir d'avoir manqué à ses engagements. Mais ce n'était pas le souvenir de cette cruelle sentence qui affligeait le plus Ahmed. Il ne pouvait se consoler d'avoir été frappé par un chrétien. Il annonça qu'arrivé dans son pays, il couperait sa barbe en signe d'humiliation et de déshonneur.

Revenons à Erzeroum. Nous n'avons pas dit encore que cette ville est divisée en corporations, dont les chefs, nommés baïracts, exercent une autorité qu'ils doivent toute entière à leur réputation de courage, d'honnêteté, de dévotion, et dont il est rare pourtant qu'ils n'abusent pas. Ils regardent comme un de leurs privilèges le droit de faire enlever de chez leurs parens toutes les femmes chrétiennes qui ont quelque beauté. Souvent ils se procurent par cette violence l'argent dont ils ont besoin. Il paraît que la réforme tentée par Mahmoud a pour but d'imposer certaines règles à ces petits despotes et de les soumettre dans tout l'empire à ses délégués et à ses pachas. Mais l'administration des pachas est si oppressive, que presque partout la population est en état de résistance ou en opposition contre eux, et qu'elle cherche à placer ses intérêts sous la protection des communautés et de la milice locale. Il est de principe, chez les Turcs, que les agens publics sont des ennemis, et qu'ils ne sont institués que pour extorquer de l'argent. Aussi est-ce une action louable et religieuse parmi eux que de se refuser au paiement de l'impôt et d'empêcher les autres de l'acquiescer.

Le caratch même, qui ne pèse que sur les rayas, leur est odieux, et ils aident quelquefois ces derniers à s'y soustraire. Dans les environs de Baïbout, où M. Fontanier passa avec quelques Arméniens et un Arabe, qui était le chef de leur caravane, un officier du gouverneur se présenta pour lever l'impôt, ou droit de passage sur les infidèles. Le chef arabe lança son cheval au galop et avertit tous les chrétiens de fuir. Ceux-ci se précipitèrent dans les blés, qui n'étaient pas encore coupés. Le collecteur, au lieu de se mettre à leur poursuite s'assit tranquillement ; puis, un moment après, il chargea son cheval d'autant de gerbes qu'il en pouvait porter, et il entra à pied dans la ville. Lorsque les agens publics se font si peu scrupule de voler, on ne doit pas s'étonner que leur exemple soit imité quelquefois. Un jour, que M. Fontanier était entré dans la tente de deux Curdes, ses compagnons de route, un Arménien, qui entendait leur langue et qui lui servait de domestique, eut avec eux le colloque suivant : « Ce Franc, dirent les Curdes, a un beau sabre ; il faut le lui voler cette nuit. — Gardez-vous-en bien ! répondit l'Arménien, c'est le pacha qui le lui a donné. — Tu as raison, nous ne le volerons pas. — Nous ne craignons guère le pacha ; mais nous ne voulons pas lui faire honte. » Cette conversation, rapportée plus

tard à M. Fontanier, le rendit défiant, et l'empêcha de recevoir dans sa tente un autre Curde qui voulait la visiter. Lui-même, sans le savoir, entra dans celle de cet homme peu d'instans après. « Ah ! te voilà, lui dit-il, toi qui m'as chassé tout à l'heure ! Crois-tu que je doive en faire autant ? Non, assieds-toi, prends du tabac et une pipe. » Le Français, un peu confus, tâcha de faire comprendre à son hôte qu'il était quelquefois l'objet d'une indiscrète curiosité. « Dans ce cas, répondit le musulman, pourquoi ne pas rester chez-toi ? que veux-tu ? que fais-tu ici ? c'est par curiosité que tu y viens ; pourquoi ne pas souffrir chez les autres le même défaut que chez-toi ? »

M. Fontanier venait de recevoir une leçon d'un Curde ; une autre fois, son guide, qui appartenait à cette même race, lui donna une touchante preuve de générosité. Cet homme, apprenant qu'il voulait vendre sa tente, s'imagina que c'était par besoin d'argent, conjectura qu'il était fondé, « Garde ta tente, lui dit-il, elle est nécessaire à un voyageur de ton rang ; mais prends ces deux cents piastres, les seules que je possède. Il insista long-tems pour que son présent fût accepté. Ces peuples à demi-barbares peuvent nous fournir l'exemple de beaucoup de vices et de vertus. A Amassia, où régnait la peste, M. Fontanier, ayant donné quelques conseils utiles, passa tout de suite pour un grand médecin. Il fut appelé auprès d'une femme très belle et très riche, dont le mari avait été musselin, et venait de perdre son emploi. Quand il fut seul avec elle, elle lui dit : « Sais-tu quelle est la cause de ma maladie ? c'est l'ennui de voir ce vieil animal. Quel plaisir de vivre avec un pareil homme, qui est malheureux, qui est sans pouvoir dans la ville ! Tu es le chef des médecins, la crème des docteurs ; n'aurais-tu pas quelque moyen de m'en délivrer ? » M. Fontanier sortit sans avoir pu la déterminer à abandonner son pieux dessein.

Nous regrettons de ne pouvoir parler des monumens d'Amassia et de quelques autres que ce voyageur a soigneusement décrits. Il confirme ce que nous savions déjà de la répugnance qu'éprouvent tous les Turcs à faciliter les fouilles et les recherches que les étrangers font dans leur pays. Un jour, dans le Kurdistan, un essaim d'abeilles passa près d'un lieu que l'on commençait à explorer ; les habitans prétendirent qu'elles emportaient les trésors qui y étaient enfouis, et qu'elles devaient les transporter en Europe. Ces idées superstitieuses se trouvent dans toutes les classes de la société en Turquie. Les gens bien élevés se distinguent des autres par une connaissance plus approfondie des lois religieuses et des langues orientales ; mais tous, sous le rapport des sciences et de la philosophie, sont d'une égale ignorance. C'est une tâche immense, et à laquelle des siècles ne suffiront pas, que de transporter dans ce pays les idées, les habitudes, les mœurs qui tiennent à notre civilisation. M. Fontanier ne la juge pas aussi difficile. Les réformes introduites dans l'organisation militaire des Turcs par le sultan Mahmoud lui paraissent tellement propres à relever la force et la grandeur de cet empire, qu'il redoute pour nous ses envahissemens et ses conquêtes. Un vieux musulman qu'il rencontra dans une petite ville voisine de Constantinople, où l'on venait de conduire une longue file de janissaires, enchaînés deux à deux, jugeait ces innovations autrement et peut-être mieux que lui. « Le sultan Mahmoud, disait-il, ne veut plus de janissaires, qu'allons-nous devenir tous ? Il faudra fuir et nous faire Curdes... Si ces changemens sont bons, Dieu le sait ! Mais le chef des chiens de Moscovites a profité de l'occasion pour se révolter contre le fils de l'esclave (le grand-seigneur) : les six autres rois infidèles se révolteront aussi ; ils ne paieront plus le tribut. C'est ce chien, fils de chien, Méhémed-Ali, qui a suggéré tout cela. Dieu permette qu'on lui crève les yeux ! » Inch Allah ! Inch Allah ! répétèrent en chœur tous les assistans. Que doivent penser et dire les vrais croyans, maintenant qu'ils ont vu déployer chez eux les tentes des Moscovites ?

MÉLANGES.

ANNA ET EUDOXIE OU LES DEUX COUSINES,

TRADITION POLONAISE.

« La famille Zamoiski est une des plus nobles et des plus riches de la Pologne. Le dernier comte Zamoiski avait plus de dix mille vassaux ; il était aimé et respecté de tous ; il épousa une fille de la puissante famille de Czartorski, dont la tendresse pour son époux égalait la beauté.

« Au bout de quelques mois de ménage il put espérer d'être père ; mais déjà son bonheur touchait à son terme : la princesse Zamoiski mourut en mettant au jour une fille.

« La femme d'un de leurs serfs, accouchée en même tems, fut la nourrice de l'enfant, et vint habiter le château du comte Zamoiski avec son propre fils, qu'elle allaita en même tems que la jeune Anna.

« Le frère et la sœur de lait furent élevés ensemble. Une cousine d'Anna, nommée Eudoxie, orpheline depuis l'âge de sept ans, devint aussi la compagne de leurs études. Le petit Ivan montra des dispositions si heureuses, que le comte lui donna plus tard les mêmes maîtres qu'à sa fille, et l'envoya même à Wilna pendant trois ans pour y perfectionner son éducation.

« A son retour, l'administration de tous les domaines lui fut confiée. Ivan se sentait si bien fait pour commander, il avait l'air si noble, il avait surtout à un tel degré tous les sentimens de la noblesse, que, fier du titre de frère d'Anna, il avait oublié son origine, ayant perdu en bas âge son père et sa mère.

« Sous un autre rapport, ce titre de frère lui suffisait ; il croyait n'aimer Anna et Eudoxie que comme des sœurs. S'il s'apercevait de quelque préférence pour la première, il lui semblait que c'était parcequ'ils avaient sucé le même lait.

« Quant au comte, il chérissait Ivan comme un fils adoptif : il se félicitait de ses qualités et de ses talens comme de son ouvrage, et il le vantait avec un véritable orgueil.

« Les deux cousines s'aperçurent les premières qu'elles avaient pour Ivan des sentimens plus tendres que ceux que nous éprouvons pour un frère. Leurs caractères n'étaient pas les mêmes : Anna était enjouée, vive, mais supportant difficilement la contradiction. Son père, malgré lui, avait favorisé l'impétuosité de son caractère en flattant ses caprices d'en-

fance par sa complaisante tendresse : continuellement obéie par tout ce qui l'entourait, Anna eût regardé comme une offense toute résistance sérieuse à ses volontés ; car si elle feignait de bouder dans les jeux de son âge, elle voyait son frère et sa cousine lui céder aussitôt.

Eudoxie, quoique tendrement caressée par son tuteur, avait compris de bonne heure qu'elle n'était que sa fille adoptive. Plus timide, plus réservée que sa cousine, elle devint en grandissant rêveuse et même mélancolique ; plus belle qu'Anna, elle plaisait moins peut-être au premier coup-d'œil, mais on se plaisait plus long-tems avec elle.

Ivan, quand il était gai, recherchait plutôt Anna ; si quelque accident triste l'occupait ou influait sur le cours de ses idées, il désirait plutôt la compagnie d'Eudoxie ; mais comme le caractère d'Anna l'encourageait à plus de familiarité, on pouvait s'imaginer d'abord que c'était celle qu'il aimait davantage.

Quand Eudoxie en eut fait l'observation, sa mélancolie augmenta pendant quelques jours ; mais Ivan redoublant alors d'assiduité auprès d'elle, Anna fut à son tour moins enjouée, et Ivan redevint plus assidu auprès d'Anna : néanmoins ni Anna ni Eudoxie ne s'expliquaient encore parfaitement la nature des sentimens qu'elles éprouvaient pour Ivan. Si le comte Zamoiski avait pu concevoir quelque inquiétude, cette amitié impartiale du jeune serf pour les deux cousines le rassurait.

On ignorait d'ailleurs les vues du comte sur sa fille et sur sa pupille : il remettait peut-être à une époque plus éloignée le soin d'y penser sérieusement, parcequ'il lui en coûtait de se séparer d'elles, lorsqu'un jour il annonça qu'il était obligé de faire une absence d'un mois, et qu'il emmenait Ivan avec lui. C'était ses propriétés et celles d'Eudoxie qu'ils allaient visiter. Ils partirent, et le jour fixé pour leur retour fut employé par les deux cousines aux préparatifs d'une petite fête par laquelle leur tendresse ingénieuse espérait les surprendre. Quelques amis réunis dans cette occasion étaient avec Eudoxie et Anna aux fenêtres du château, cherchant à découvrir de loin les voyageurs attendus d'heure en heure. La nuit approchait lorsqu'on les aperçut : pressés d'arriver avant le coucher du soleil, le comte et Ivan, profitant de la vitesse de leurs chevaux, devançaient les gens de leur suite.

Presque tous les villages de Pologne sont bâtis sur le penchant d'une montagne dont un lac baigne la base, et une chaussée étroite sert à contenir l'eau qui alimente le lac et qui va donner le mouvement à des moulins. C'était sur une de ces chaussées ou routes étroites que le comte précédait sa troupe et Ivan lui-même : son impatience de père avait mis son cheval de l'Ukraine au grand galop, tandis qu'à sa rencontre s'avancait un troupeau de bœufs au pas paisible et lent. Tout-à-coup un de ces animaux, effarouché par la course rapide des voyageurs, se précipita sur le cheval du comte et lui enfonça ses cornes dans les flancs. Le cheval, renversé par ce choc imprévu, va rouler dans le lac avec son cavalier. Ivan saute à terre, se jette à l'eau au secours de son bienfaiteur ; mais l'entreprise était aussi difficile que périlleuse. Le comte, ayant un pied engagé dans l'étrier, était entraîné par son cheval, qui, malgré la perte de son sang, nageait rapidement devant Ivan ; celui-ci gêné par le poids de ses habits, le voyait lui échapper chaque fois qu'il allait le saisir. Enfin, après d'héroïques efforts, Ivan parvient à l'atteindre, dégage le pied du comte, et le soutient sur l'eau jusqu'à ce qu'un bateau envoyé à leur secours les reçoive tous les deux et les ramène au rivage.

Qu'on s' imagine quelle horrible consternation régnait pendant ce tems au château. On n'entendait que pleurs, que sanglots, que cris de terreur ; Anna s'évanouit dans les bras de sa cousine, et toutes les deux furent portées dans leurs chambres presque sans vie ; l'infortunée Anna ne reprit ses sens que pour connaître toute l'étendue de son infortune. Le docteur, après avoir deux fois saigné le comte, avait perdu l'espoir de le sauver. Tous les remèdes étaient inutiles, sa vie s'éteignait rapidement ; plus d'espoir, quoiqu'il respire encore. Déjà les hôtes invités à la fête quittent cette demeure de deuil et vont se préparer aux funérailles : jusque-là leur douleur ne peut plus être qu'importune.

Au bout de quelques heures, Ivan, faible lui-même après les violents efforts qu'il a faits, après des émotions aussi déchirantes, alla mêler ses larmes à celles des deux cousines.

Vers minuit le comte revint à lui pendant quelques moments ; on vit errer ça et là ses yeux égarés, il balbutia les noms d'Anna, d'Eudoxie et d'Ivan ; quelques gouttes d'une potion qu'on lui administra parurent le ranimer un peu. On le souleva sur son lit avec peine. Prenant alors Ivan par la main et lui montrant les deux orphelines : « Mon fils, dit-il, elles n'ont plus d'autre protecteur que toi. Tous trois tombèrent à genoux auprès de son lit, il leur donna sa bénédiction, et joignant les mains d'Anna et d'Ivan, il expira.

Anna se jeta sur le corps de son père et ne s'en fit pas arracher qu'avec peine ; on parvint enfin à l'écartier avec sa cousine. Elles retrouvaient partout les guirlandes de fleurs qu'elles avaient pris tant de plaisir à tresser de leurs mains ; ce souvenir de fête rendait leur deuil encore plus amer. Ivan luttait avec courage contre son désespoir, pour remplir les devoirs que lui imposait ce triste moment : il fit disparaître tous ces symboles de réjouissance et dirigea tous les préparatifs des funérailles.

Pendant plus d'un an après la mort du comte, les deux cousines vécutrent dans une retraite absolue sans recevoir aucune visite, Anna était naturellement plus malheureuse aux yeux d'Ivan ; les consolations d'Ivan furent surtout prodiguées à Anna. Il crut que c'était elle qu'il aimait davantage, et Anna se crut aussi préférée. Interprétant au gré de son amour les dernières paroles de son père, elle se regarda comme la fiancée d'Ivan, et ne fit plus mystère de son attachement pour lui. Eudoxie au contraire perdit tout espoir de s'unir à celui qu'elle ne chérissait pas moins que sa cousine, au moment où elle avait découvert comme elle que c'était de l'amour qu'il inspirait à l'une et à l'autre. Eudoxie sut souffrir en silence tous les tourmens d'un amour malheureux, et elle aurait voulu faire croire que la mort de son oncle était la seule cause de son chagrin.

Tout-à-coup le nuage de tristesse qui avait si long-tems couvert les traits d'Eudoxie se dissipa ; on la vit sourire et s'occuper du bonheur des autres. Depuis qu'Anna avait parlé,

Eudoxie avait quelquefois évité Ivan ; mais elle le recherchait avec plus d'empressement qu'autrefois, toute l'intimité de leur enfance semblait revenue ; même en présence d'Anna, elle fixait sur Ivan un regard d'attention qui semblait dire : « Oui, je puis encore être heureuse. » Ce changement inattendu excita d'abord la surprise d'Anna et peu à peu fit naître dans son cœur un sentiment de jalousie. Trop fière pour se plaindre, elle cacha soigneusement ses soupçons et les confia seulement à Catherine, l'une de ses femmes, qu'elle chargea d'épier la conduite d'Ivan et sa cousine. Elle apprit enfin qu'ils s'étaient donné un rendez-vous secret dans un bosquet du jardin, à la pointe du jour, avant que personne fût levé dans le château.

Madame lui dit Catherine, vous êtes trahie !

— Quelle preuve en as-tu ?

— Ivan s'est jeté aux genoux d'Eudoxie en implorant sa grâce ; Eudoxie l'a relevé avec émotion, et ils se sont alors tendrement embrassés.

Désolée de se voir aussi cruellement trompée par les deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde, Anna épiait l'occasion favorable de les punir de leur ingratitude et de leur trahison. Cette occasion ne lui fut offerte que trop tôt.

Depuis quelques jours les domestiques d'Eudoxie avaient paru s'occuper activement de préparer la voiture de voyage de leur maîtresse, et des relais avaient été commandés de distance. C'étaient, au reste, les seuls signes qui pussent faire soupçonner son intention de quitter le château. Elle-même n'avait rien annoncé d'un pareil dessein, lorsqu'un soir, s'approchant timidement d'Anna : « Ma chère cousine, lui dit-elle les larmes aux yeux, il faut que je vous quitte demain ; j'espère que ce ne sera que pour peu de tems, quoiqu'il me soit impossible à présent de fixer l'époque de mon retour. La comtesse Sophie Dalgouriska, qui avec vous compose aujourd'hui toute ma famille, est dangereusement malade et désire me voir, peut-être pour la dernière fois. Je dois donc me hâter de remplir un devoir aussi sacré, et je partirai demain à la pointe du jour. Je n'emmenè qu'une de mes femmes ; Ivan, pendant mon absence, surveillera les autres domestiques que je laisse avec vous. Adieu, n'oubliez pas votre Eudoxie, qui, soyez-en sûre, vous chérira tendrement jusqu'à son dernier soupir. »

A ces mots Eudoxie se jeta au cou d'Anna et la pressa contre son cœur. Une telle émotion, pour une aussi courte absence, ne pouvait paraître naturelle, et excita les plus violents soupçons dans l'esprit d'Anna. Elle supposa qu'Eudoxie et Ivan avaient concerté leur fuite, et que ce prétendu voyage n'était qu'un prétexte pour mettre plus facilement leur plan à exécution. Eudoxie, de son côté, était trop émue pour remarquer la froideur avec laquelle Anna reçut ses tendres adieux. Anna courut se renfermer dans son appartement avec sa confidente Catherine. « Il n'est que trop vrai ! » lui dit-elle, les ingrats veulent me fuir, et s'acquitter des bienfaits de mon père et des miens en déchirant un cœur dont la seule faute est de s'être trompé en se fiant à leur vertu... Cours, ne perds pas un moment... suis leurs pas... » Épie leurs démarches ; et viens aussitôt me rendre compte de tout ce que tu auras découvert. »

Catherine s'empressa d'obéir à sa maîtresse, et Anna, dévorée de douleur et de jalousie, se jeta sur un sofa. Là, rappelant à sa mémoire toutes les preuves d'amour que lui avait données Ivan, et la tendre amitié de sa cousine pour elle depuis leur enfance, elle s'efforçait en vain de repousser l'idée cruelle qu'elle était trompée par deux êtres si chers à son cœur, lorsque le retour de sa confidente vint confirmer tous ses soupçons.

« Eh bien ! les as-tu vus ensemble ? »

— Oui, je les quitte à l'instant.

— Où étaient-ils ?

— Dans le même bosquet où je vous ai dit déjà qu'ils se donnaient rendez-vous tous les matins.

— Et qu'as-tu entendu ?

— Ils y étaient sans doute depuis quelque tems lorsque j'ai pu m'approcher. Ivan était encore aux genoux de ma dame Eudoxie ; il tenait à la main un papier qu'elle venait sans doute de lui donner, et qu'il la pressait de reprendre. Rien ne pourra changer ma résolution, a dit votre cousine, et elle est inébranlable. Soyez prudent, j'ai votre promesse, j'y compte. Dans trois jours nous n'aurons plus rien à caché. »

« Dans trois jours ! » répéta Anna avec un soupir.

« C'est à l'autel, continua Eudoxie, que je vous dégagerai de votre serment ; mais que jusque-là ma cousine n'apprenne rien de nos projets. » Ivan, toujours à genoux, la supplia de différer son départ, ne fût-ce que d'un jour. « Mon cher Ivan, a repris votre cousine, demain, au point du jour, nous aurons tous deux fait notre devoir. » Et leurs larmes ont coulé en abondance. Enfin ils ont quitté le bosquet, et Ivan, plaçant le papier sur son cœur : « Ma chère Eudoxie, a-t-il dit, il restera là avec votre secret et l'affection que je vous ai vouée ; ils y resteront jusqu'à la mort ! — Adieu, Ivan, a répondu Eudoxie ; faites en sorte qu'on ne réveille pas Anna demain matin : je ne me sens plus la force de lui dérober plus long-tems mon secret ; évitons une explication qui ne pourrait que me déchirer le cœur. » Ils se sont séparés alors, et je ne suis hâtée de revenir vers vous, car le jour va paraître dans quelques heures. »

Anna ne douta plus qu'elle était sacrifiée à une rivale, et son indignation fit un moment place à un dédain amer ; elle résolut cependant de confondre les deux perfides, et elle se jeta sur son lit tout habillée, pour être prête à quitter sa chambre au premier rayon du jour. Mais, épuisée par la violence même de son chagrin, elle succomba bientôt au sommeil, et, après quelques rêves pénibles et agités, elle ne se réveilla qu'au bruit des derniers préparatifs du départ d'Eudoxie.

Anna courut à sa fenêtre, et vit sa cousine qui, s'arrachant aux embrassements d'Ivan, lui donnait une boîte qu'il pressa ardemment sur ses lèvres. Eudoxie se précipita alors dans la voiture qui l'attendait. Anna, indignée, s'élança de sa chambre pour les convaincre de leur trahison ; mais quand elle arriva dans la cour la voiture était partie et s'éloignait rapidement du château. Ivan, resté seul, ne pouvait arrêter ses larmes, et suivait encore des yeux la route qu'Eudoxie avait prise. Il s'aperçut enfin de la présence d'Anna.

« Ma chère Anna, s'écria-t-il, je ne vous attendais pas, et je ne désirais pas vous voir ici. Eudoxie et moi nous avions résolu de vous épargner le chagrin de nouveaux adieux. »

— Votre plan était bien combiné, répondit Anna avec un sourire ironique, mais il n'est pas trop tard encore pour jouer votre dessein perfide, qui me remplit d'horreur et de mépris, et ce sont désormais les seuls sentimens que vous puissiez m'inspirer !

— Anna, dit Ivan d'un ton mêlé de surprise, de douleur et d'orgueil, est-ce bien à moi que s'adresse ce langage ?

— Oui, c'est à vous, Ivan Ivanowitch ! à vous, et je vous ordonne de me remettre immédiatement les papiers et la boîte que vous avez reçus de ma cousine.

— Anna, ma chère Anna, votre raison s'égare ! Voyez tous les domestiques qui nous entourent ; venez avec moi, ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'une explication.

— Si j'ai perdu la raison, c'est quand j'ai été si long-tems la dupe de votre fausseté. Mais je ne le suis plus, et je vous ordonne encore une fois de me remettre ces papiers. Osez-vous me les refuser ?

— Le ton de votre demande, Anna, suffirait pour m'autoriser à n'y pas céder, alors même que je ne serais pas lié par un serment solennel.

— C'en est trop ! donnez-les-moi à l'instant, vous dis-je. »

A ces mots, faisant un effort pour se précipiter vers Ivan et lui arracher les papiers qu'il avait mis dans son sein, elle tomba, et sa tête alla frapper violemment contre une pierre. On la releva aussitôt ; mais l'effet de cette chute avait porté son indignation jusqu'à la fureur.

Ivan Ivanowitch ! s'écria-t-elle, vous m'avez trahie : vous êtes un misérable. Cette bassesse mérite le châtimement d'un esclave, et vous n'êtes qu'un esclave.

— Un esclave ! répéta Ivan confondu, un esclave, Anna ! les bontés de votre père m'ont rendu votre égal.

— Insolent ! comment osez-vous le soutenir ! montrez-moi l'acte par lequel vous êtes affranchi ; vous n'êtes qu'un serf, vous dis-je, un serf rebelle qui refuse d'obéir aux ordres de sa maîtresse, et, comme tel, vous allez recevoir le châtimement qu'on inflige aux esclaves... Qu'on le saisisse, continuez-t-elle en se tournant vers les paysans qui l'entouraient, qu'on lui arrache de force les papiers qu'il a refusé de me remettre. Qu'il reçoive à l'instant le châtimement des baguettes : cent ducats d'or pour celui qui le premier exécutera mes ordres et m'apportera les papiers. »

Il faut avoir été témoin du degré d'obéissance passive auquel sont réduits les paysans de la Russie et de la Pologne ; il faut les avoir vus, à la voix d'un tyran subalterne, infliger, sans hésiter, le châtimement barbare du knout à des femmes et même à leurs propres parents, pour se représenter la promptitude avec laquelle furent exécutés les ordres dictés à la comtesse Zamoiska par sa rage aveugle. Les hommes de toutes les classes éprouvent d'ailleurs un malin plaisir à humilier ceux dont le mérite supérieur blesse leur envie ; enfin la tentation de la récompense promise était irrésistible ; le plus honteux des châtimens fut donc bientôt subi par le malheureux Ivan.

L'élevation naturelle de son esprit, en quelque rang que la fortune l'eût placé, lui aurait fait sentir cruellement un tel affront : l'éducation libérale qu'il devait à son bienfaiteur, et qui semblait devoir embellir sa vie, ne servait aujourd'hui qu'à lui rendre mille fois plus amer encore le sentiment de sa dégradation.

La colère d'Anna était terrible, mais elle n'en ressentait que de plus cruels remords quand elle s'apercevait qu'elle avait été injuste ; elle se réfugia dans son appartement, et tomba, honteuse d'elle-même, devant le portrait de son père, dont elle crut voir le regard sévère accabler sa fille de reproches. Quelle fut donc son angoisse quand elle reçut le paquet qu'elle avait si vivement désiré ! Elle reconnut d'abord la boîte qu'elle avait elle-même donnée autrefois à Eudoxie, avec son portrait et une boucle de ses cheveux ; elle contenait seulement quelques titres de propriété, et une lettre adressée par Eudoxie à sa cousine elle-même. Anna l'ouvrit avec précipitation, et en la parcourant, apprit qu'Eudoxie, après avoir long-tems combattu un amour non partagé, avait résolu de quitter un monde où elle ne pouvait plus être heureuse ; avant de s'en-seveilir pour jamais dans un cloître, elle voulait donner à ses amis un dernier gage de son inaltérable attachement ; elle céda donc tous ses biens à Ivan et à sa cousine ; la seule condition attachée à cette donation était qu'ils accorderaient la liberté et des moyens d'existence à ses domestiques, qui tous étaient restés avec elle depuis son enfance.

« Adieu, ma chère Anna, disait-elle en terminant sa lettre. Puissiez-vous être aussi heureuse que le souhaite votre Eudoxie, et puisse l'amour d'Ivan vous faire oublier ma perte ! Si je vous rends votre portrait et la boucle de vos cheveux, c'est pour vous prouver que je veux rompre sans retour tout lien terrestre, et diriger toutes mes pensées vers un autre monde où j'espère que nous nous reverrons un jour. »

Comment peindre le désespoir qui déchira le cœur de l'infortunée Anna ! « Qu'on le ramène, que je puisse obtenir mon pardon et mourir à ses pieds !... » s'écria-t-elle en s'adressant à ses vassaux qui venaient réclamer la récompense promise. « Celui qui me rendra Ivan aura à l'instant la liberté pour lui et les siens. » Les paysans coururent en foule à la recherche d'Ivan dans toutes les directions avec le même empressement qu'ils venaient de mettre à exécution l'ordre de le punir d'un crime imaginaire. Mais tous leurs efforts furent inutiles, ils ne purent découvrir aucune trace de la malheureuse victime.

Furieux du châtimement dégradant qu'il venait de subir, et se sentant dévoré d'un désir de vengeance qui triomphait de son amour, Ivan s'était enfui dans les bois voisins du château en poussant des cris de rage et de désespoir. Il y erra pendant trois jours, pénétrant dans les taillis les plus épais, au milieu des repaires des bêtes féroces. La troisième nuit s'approchait, et la pluie qui tomba par torrents trempa ses vêtements sans pouvoir calmer la fièvre que le dévorait. « Délivrons-nous, s'écria-t-il enfin, d'une vie qui n'est plus qu'un fardeau insupportable, et que ma mort, en terminant mon affreuse misère, empoisonne de remords l'existence de celle qui m'a si cruellement outragé. Et pour rendre ses remords plus amers, c'est devant elle que périra sa victime. » Il se

dirigea alors vers le château. La lueur des éclairs le guidait à travers cette forêt presque impénétrable. Enfin il aperçut les tours du château, et entendit l'horloge sonner une heure. Marchant d'un pas rapide, il atteignit bientôt les portes du jardin; il entra sans être aperçu; une seule lumière brillait encore, et c'était à la fenêtre d'Anna: « Ah! s'écria Ivan, le sommeil a abandonné sa couche; je veux achever de l'en bannir à jamais par le spectacle de ma mort. »

Il entra dans le château, arriva à sa chambre, où il prit une paire de pistolets richement montés que lui avait donnés le comte, et, les cachant dans son sein, il se rendit à l'appartement d'Anna. Le bruit de ses pas la fit tressaillir.

« Ah! s'écria-t-elle d'une voix égarée, l'avez-vous enfin trouvé? est-ce lui? »

« C'est lui, » dit Ivan en se présentant devant elle dans le misérable état où l'avaient réduit trois jours et deux nuits de désespoir; « c'est lui qui vient vous faire jouir d'un spectacle digne de vous. » En parlant ainsi il tira un de ses pistolets, et le dirigea vers sa tête; mais Anna, se précipitant vers lui, arrêta son bras par un mouvement aussi prompt que la pensée. « Ne tentez pas un effort inutile, dit Ivan, vous m'avez privé de l'honneur. Je pourrais m'en venger: votre vie est entre mes mains; je vous la laisse: vivez pour vous rapprocher de celui qui n'existait que pour vous aimer. »

Anna se jeta à ses genoux: « Arrête, s'écria-t-elle d'une voix suppliante, arrête, cher Ivan! Un mot, un seul mot, et je meurs avec toi. »

« Mon cœur est encore trop faible pour refuser de vous écouter, » répondit Ivan qui ne put résister à un appel aussi solennel.

« Ivan, reprit Anna, au nom sacré de mon père, de la mère qui nous a nourris tous deux, renoncez à cette horrible résolution: votre sœur, votre fiancée avoue combien elle est coupable, et implore votre pardon; ayez pitié de ses larmes et de son repentir. »

« Avez-vous songé à la mémoire de nos parens que vous invoquez, Anna, lorsque, sur le soupçon le plus futile, vous m'avez condamné à une vie d'ignominie, si j'étais assez lâche pour en supporter le fardeau? »

« Cette ignominie, Ivan, je la partage si je deviens ton épouse. »

« Qui, moi, je donnerais à la fille des nobles comtes de Zamoiski le nom d'un homme déshonoré! c'est pire qu'un esclave, Anna, je vous l'apprends, si vous l'ignorez. Votre père avait négligé de m'affranchir, mais il croyait que son amitié pour moi rendait toute formalité inutile, pour sa fille surtout, pour sa fille, dont l'amour était un titre aussi peut-être: renoncez donc à vos sermens; vous rougiriez un jour d'avoir élevé un esclave jusqu'à vous. Je viens vous épargner ces regrets et vous léguer ceux de ma mort. »

« A ces mots, ayant perdu la raison par suite de sa colère, après avoir erré trois jours dans les bois sans nourriture, il repoussa la jeune comtesse, qui tomba évanouie. Un coup de pistolet retentit dans le château: on accourut; on trouva Ivan mort. »

Cependant Eudoxie s'était éloignée d'Ivan et de sa cousine moins résignée qu'elle n'espérait l'être: « Hélas! se dit-elle en jetant un dernier regard sur ce château qu'elle ne croyait plus revoir, je sens que j'ai dit adieu pour jamais au bonheur! »

Elle voulut se consoler en pensant que ceux qu'elle aimait seraient heureux du moins; mais, hélas! il en coûte de se sacrifier même à ceux qui nous sont chers: c'est pour cela que ce sacrifice s'appelle vertu, héroïsme. Qui pourrait reprocher quelques regrets à la triste Eudoxie? Au milieu de son voyage, elle rencontra un groupe de paysans à qui leur maître avait permis pendant un jour de se croire heureux et libres; ils célébraient, lui dit-on, le mariage de l'un d'entre eux; bientôt passa sur la grand'route le fiancé et la nouvelle épouse; leur air de joie fit mal à Eudoxie. « C'est peut-être, se dit-elle, parcequ'ils me rappellent Ivan et Anna! Me serais-je imposée un dévouement au-dessus de mes forces? Ah! je le crains, je n'aurai pas le courage de voir souvent des visages rians: je veux vivre avec ceux qui souffrent, et oublier qu'il y a des heureux dans ce monde! »

Arrivée à Wilna, sa résolution était prise: elle voulut se consacrer aux pauvres ou aux malades dans quelque hospice: « Pendant un an, et plus long-tems encore s'il le faut, pensait Eudoxie, je prétends qu'on ignore où je suis: ce ne sera que lorsque je serai tout-à-fait détachée des biens et des desirs de la terre, que je demanderai jusqu'à quel point Anna et Ivan jouissent de cette félicité qui n'était pas faite pour moi. »

Elle renvoya tous ses gens, leur donna la liberté à condition qu'ils ne retourneraient pas avant un an chez la comtesse Zamoiski, et elle se rendit dans une chapelle où elle pria le ciel de la guérir de son malheureux amour. Soulagée un peu par la prière, elle se dirigea seule et voilée, à l'entrée de la nuit, vers une espèce d'abbaye qu'elle avait remarquée aux environs de Wilna. Elle sonna, on lui ouvrit. Elle demanda un asile, on lui apprit que c'était une maison de fous qu'avait fondée depuis peu de tems un riche Polonais dont la fille avait eu long-tems la raison égarée. « C'est le ciel qui me conduit, dit Eudoxie, je viens me consacrer au service des infortunés qu'on reçoit ici. »

Elle fut présentée à l'intendant de l'hospice, et implora comme une grâce d'être admise au nombre des sœurs de charité qui soignent les malades de leur sexe.

Bientôt elle gagna l'amitié de ses compagnes par sa douceur et sa patience. Ses soins affectueux pour les folles qu'on lui confia furent tels, que les accès de plusieurs furent adoucis, et qu'une d'elles fut même complètement guérie et rendue à sa famille. Un an s'était écoulé, lorsque, par suite de cette cure, une cellule restait inoccupée; mais déjà au bout de trois jours une nouvelle infortunée vint la remplacer; c'était une jeune fille qu'on avait trouvée errante dans les rues de Wilna, et dont les propos bizarres indiquaient une folie par amour.

La sœur Eudoxie accourut auprès d'elle avec son zèle accoutumé, et dès le premier coup d'œil cette nouvelle venue lui inspira un intérêt qui lui semblait extraordinaire; elle se expliqua après quelques instans, en trouvant dans ses traits une ressemblance frappante avec un visage bien connu d'elle.

« Grand Dieu! dit-elle, j'ai cru d'abord que c'était..., mais non, ce n'est pas là l'expression si naïve des yeux d'Anna: quel farouche regard! et ce ricanement affreux, quel rapport a-t-il avec le sourire si doux et si gai de ma cousine? Anna est heureuse avec son époux; et si mon absence mêle quelquefois une idée triste à leurs plaisirs, la pauvre Eudoxie est bientôt oubliée d'Anna et d'Ivan! » Ivan!... ce nom, prononcé tout haut par elle, fut entendu de la folle, qui jusque là semblait la regarder avec une parfaite indifférence.

« Ivan! répéta l'infortunée en s'approchant d'Eudoxie avec un air de désespoir. « Ivan! quel nom avez-vous prononcé? Où est-il? qu'on le saisisse, qu'on lui inflige le supplice des esclaves, le traître! Cent ducats d'or à celui qui m'apportera ce qu'il cache dans son sein! »

« Ciel! quelle voix! qui êtes-vous? répondez, dit Eudoxie. »

« Qui je suis? c'est mon secret. Ivan a maudit mon nom, mon nom que, tout noble qu'il est, il n'a plus voulu changer contre le sien. Ce nom maudit, vous voudriez le savoir, et moi je voudrais l'oublier, car il fit mon malheur en faisant mon orgueil!... Ivan préfère celui d'Eudoxie, parce que Eudoxie est moins fière; Eudoxie affranchit ses esclaves, et moi...! Tremblez, si vous n'êtes pas libre, moi, je les fais chatier. »

Ces dernières paroles furent proférées avec le ricanement horrible qu'Eudoxie comparait tout à l'heure au charmant sourire d'Anna. Mais tous les doutes d'Eudoxie sont éclaircis, elle pousse un cri de douleur, c'est Anna elle-même qui est devant ses yeux, Anna que la mort sanglante d'Ivan a privée de sa raison, et qui s'est échappée de son château, où depuis une année on lui prodiguait en vain tous les secours de l'art.

Ceux de ses serfs qui étaient sur ses traces arrivèrent le lendemain et révélèrent à Eudoxie sa déplorable histoire. Eudoxie crut d'abord qu'elle ne pourrait plus que hair sa cousine; mais son héroïque amitié l'emporta. Bientôt elle conçut le projet de se consacrer à elle pour calmer son délire et peut-être le dissiper. Ses soins pieux ne furent pas perdus: les accès d'Anna devinrent moins violens, et puis beaucoup plus rares; mais dans ses intervalles lucides elle était si malheureuse, qu'Eudoxie regrettrait presque d'être devenue si habile dans l'hospice de Wilna.

La princesse de Liechtensten termina ici cette histoire, et nos larmes lui prouvèrent qu'elle nous avait intéressés. Ce fut un texte de nombreuses réflexions sur les caractères de ce petit drame, mais j'en fais grâce à mes lecteurs pour les ramener à Paris.

(Mémoires du duc de Richelieu.)

ANNONCES.

A NOS AMIS ÉTRANGERS.

Comme une partie de nos clients demeurent à quelque distance de New-York, nous leur adressons ci-dessous une liste des plus brillans tirages qui auront lieu dans cette ville jusqu'au 1er mai prochain. Nous prenons la liberté de rappeler aux personnes qui désireraient s'intéresser à ces loteries, que nous avons licence pour vendre les billets des directeurs et que, dans tous les cas possibles, nous expédions l'original. Les ordres, qu'on nous transmettra par la poste, seront exécutés avec la même promptitude et la même fidélité que s'ils nous étaient donnés de vive voix.

- Mars 25, Extra class, \$10,000, prix du billet, \$5.
» 31, Regular do. 30,000, » 10.
Avril 7, Extra do. 25,000, » 8.
» 14, do. do. 10,000, » 5.
» 22, Regular do. 30,000, » 10.
» 29, Extra do. 25,000, » 8.

Nous nous chargeons de tout ce qui concerne le change ou la commission. 650 Napoléons à vendre, à un cours très bas. N. & S. SYLVESTER, 130 Broadway.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES, A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St Germain, A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32. PUBLICATION NOUVELLE.

Annuaire Historique Universel pour 1823, avec un appendice contenant les actes publics, notes diplomatiques, papiers d'état et tableaux statistiques, financiers, administratifs et nécrologiques, une chronique offrant les événemens les plus piquans, les causes les plus célèbres, etc. et des notes pour servir à l'histoire des sciences et des arts, par C. L. Lesur. 1 Volume in-8, de près de 1,000 pages. (Desplaces.)

Ce nouveau volume fait suite à la collection générale des Annaires. — Collection générale, 2e édition. Annaires de 1818, 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828. Chaque Annuaire est renfermé dans un seul volume in-8, très-fort, de 1,000 pages environ. Les Annaires se vendent séparément, prix 12 f. 53—chacun.

L'Annuaire de 1823, est un vaste historique des travaux des chambres en France, des actes du gouvernement, d'administration civile, avec une détaille, plus souvent générale, portée sur toutes les parties de l'organisation sociale, ainsi que sur la marche des lettres, des sciences, des arts. Impartialité, connaissance des affaires, habitude d'apprécier le développement général des choses en France et en Europe, formes claires, élégantes et précises de style pour résumer, voilà les qualités que l'on remarque dans ce volume. M. Lesur nous donne beaucoup plus que des matériaux vrais et éclairés par la critique; il nous donne déjà de l'histoire, il en pose les bases, seulement il ne juge point. Ce qu'il fait si bien pour les affaires de notre pays, il le fait encore pour les différens états des deux hémisphères; mais, dans cette seconde partie de l'ouvrage, il abrège, il analyse, il est plus concis. L'étendue de ces revues secondaires dépend de l'importance des états par-rapport à la France. On peut promettre un très-grand succès au nouveau volume de Mr. Lesur. 6—2 t

Reçu par les derniers arrivages de France, une collection de LITHOGRAPHIES magnifiques, parmi lesquelles se trouvent Album lithographique pour 1830, \$5; Vues du couvent Montserrat, \$4 50; les Amours des différens quartiers de Paris, \$2 12; l'Intérieur d'un Sérail colorié, \$2 50; Voitures publiques, \$3 50; Album lithographique ou Bellangé, \$3; Illustrations des Cours de la Harpe, première livraison, 50 cts.; le Diable boiteux, \$1 50; Album lithographique de Maurin, \$3; un cahier Têtes d'expression, \$2 50; un cahier Jeunes contemporaines, \$2 50; les mêmes coloriées, \$3 75; Louis XIV et Mme de la Vallière, 75 cts.; une Soirée musicale, 50 cts.; le Bonheur d'une Mère, 50 cts., &c. Foreign and Classical Bookstore, CHARLES DE BEHR, Director, 108 Broadway, New-York, 32 South-sixth-street, Philadelphie. 6—5 t

A vendre chez le soussigné, les FIANCÉS DE CARACCAS, poème éclectique en deux chants, suivi de notes ou considérations morales sur plusieurs états du Nouveau-Monde: par P. D. Martin Maillefer. CHARLES DE BEHR. 6—5 t

A VENDRE, PAR G. DESABAYE, dans son nouveau magasin, au coin de Park-Place et Broadway, les objets suivans:

- 50 boisseaux Pêches sèches,
10 do Haricots rouges.

EN MAGASIN,

Curaçoa d'Hollande, Anisette de Hollande et de Bordeaux, Elixir de Garus, Noyau, Parfait Amour, etc. etc. Thés, Sucres, Epices, Cafés, etc. Assortiment général des meilleurs Rums de la Jamaïque, de Grenade, d'Antigua, de Ste.-Croix, Gin de Hollande, etc. Provisions de navires de toute espèce. Chaque article sera porté gratis dans les maisons. 3 caisses Liqueurs fines, 5 caisses Kirchenwaser et Abynthe Suisse.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivans.

Table with 4 columns: Type, Price, Type, Price. Rows include Pica (56 cents), Small Pica (38 cents), Long-Primer (40), Brevier (56), Bourgeois (46), Minion (70), Nonpareil (50), Pearl (91 40), Diamond (82).

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agens de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite Washington Press, qu'ils vendront à un prix modéré.

SYLVANUS LEHMAN,

AGENT DE CHANGE,

No. 4 1/2 TROISIÈME RUE, SUD, PHILADELPHIE.

M. SYLVANUS LEHMAN achète et vend, soit à Commission ou autrement, toutes les Actions qui sont de cours dans cette ville: comme celles du Gouvernement, de l'État, des Banques, des Compagnies d'Assurance, de Canal, &c. ainsi que les Lettres de Change sur l'Europe à vue ou à terme.

Il échange à un escompte très modéré tous vrais Billets de Banque non au pair. Il se charge de la rentrée de Billets et Mandats payables dans toutes les principales villes des États-Unis, et fournit aussi des Traités à Vue au gré des acheteurs.

Il alloue une Prime raisonnable sur l'Or Américain, sur les Doublons, les Guinées, les Souverains, l'Or Français, Portugais, &c. Il achète aussi les Ecus de Cinq et Six Francs, les Gourdes Espagnoles, les Pièces de Vingt Sous (Pesetas d'Espagne) les Lingots d'Or, et les Certificats qu'on donne à la Monnaie.

N. B. M. S. Lehman parlant la langue Française, sera bien flatté de traiter d'affaires avec les personnes versées dans cette langue.

Pour renseignement sur son compte on peut s'adresser à MM. J. J. BORIE, L. CLAPIER.

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Table with 4 columns: Lignes, Navires, Capitaines, Depart de N.-Y. Rows include Charlemagne (Robinson), Havre (Keene), Chs. Carroll (Clark), Ed. Quenel (Hawkins), Henri IV (J. B. Pell), France (E. Funk), Sully (Maey), François Ir. (Skiddy), Eric (J. Funk), Formosa (Orne), De Rham (Depeyster), Ed. Bonnaffé (Hathaway).

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quenel l'aîné. Deuxième ligne, Bonnaffé, Boisgérard et Cie., agens à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Prix du passage dans la chambre \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

TERRES DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

Le soussigné offre en vente à des prix très avantageux, ou en échange contre des propriétés dans cette ville, des terres situées dans les townships d'Angena et de Scio, comté d'Allegany, distribuées en lots de manière à satisfaire les acheteurs. Ces terres sont sises à 60 milles de Rochester, sur la rivière de Genesee; dans le voisinage sont plusieurs moulins et plusieurs églises. La plus grande partie de ces terres est de première qualité et offre, par sa proximité d'un bon marché, des avantages très nombreux. Le canal projeté qui doit unir les eaux des rivières Allegany et Genesee les traversent dans toute leur étendue.

Toutes ces considérations doivent appeler plus particulièrement sur ces terres l'attention des familles suisses qui cherchent à former un établissement avantageux.

S'adresser sur les lieux à PHILIP CHURCH, Esq. ou en cette ville à Mess. EUGÈNE CRUGER, ALFRED PELL, No. 28 Gold-st.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grace des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenans. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pélerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabricques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraît tous les samedis et mercredis.—Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port.—Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé.—Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis et à M. Wm. A. WISHART, Coissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal. \$15, sans le Journal. \$1 pour chaque insertion n'excedant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.